









ΕΚΛΟΓΗ ΤΕΜΑΧΙΩΝ 289,

ΓΑΛΛΩΝ ΛΟΓΟΓΡΑΦΩΝ ΚΑΙ ΠΟΙΗΤΩΝ

1884-259

ΓΕΝΟΜΕΝΗ

ΚΑΤΑ ΤΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

ΤΟΥ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΥ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ

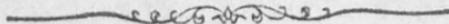
ΤΗΣ 23 ΙΟΥΛΙΟΥ 1884

ΥΠΟ

Α. Ζ. ΣΤΕΦΑΝΟΠΟΛΙ.

ΤΟΜΟΣ ΠΡΩΤΟΣ

Πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τοῦ Γυμνασίου.



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ  
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ Ο ΚΟΡΑΪΣ  
ΑΝΕΣΤΗ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ.

1884



# CHARLES PERRAULT

Charles Perrault, γεννηθείς ἐν Παρισίοις τῇ 12 Ἰανουαρίου 1628, ἀπέθανεν ἐν τῇ αὐτῇ πόλει τῇ 16 Μαΐου 1703. Ἦν ἀδελφὸς τοῦ Κλαυδίου Περρώ, ἐξόχου ἀρχιτέκτονος, ἀπαθανατίσαντος τὸ ὄνομά του διὰ τῆς κατασκευῆς τοῦ συστήματος τῶν κινῶν τοῦ Λούβρου, ὅπερ θεωρεῖται ἐκ τῶν ἀριστουργημάτων τῆς γαλλικῆς ἀρχιτεκτονικῆς. Ὁ Κάρολος Περρώ ἔγραψε πολλὰ ποιήματα ἀνάξια λόγου, Παράλληλισμὸν ἀρχαίων καὶ νεωτέρων (Parallèle des anciens et des modernes), διάλογον λησμονηθέντα ἤδη, δι' οὗ ἐπειράτο νὰ ὑποτιμῆσῃ τὴν ἀρχαιότητα. Διὰ τῶν Παραμυθίων αὐτοῦ (Contes), γεγραμμένων μετ' ἐπιχάριτος, ἀπλότητος καὶ ἀφειδείας, ὧν ἡ ἀνάγνωσις, κατὰ τὸν Λαφονταίν, « ἄκραν προξενεῖ ἡδονήν, » κατέλαβε περιφανῆ θέσιν μεταξὺ τῶν γάλλων συγγραφέων τῆς δεκάτης ἐβδόμης ἑκατονταετηρίδος. Τὰ πλείεστα τούτων μετεφράσθησαν ἐν πάσαις ταῖς γλώσσαις.

## LE PETIT CHAPERON ROUGE<sup>1</sup>

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir<sup>2</sup>: sa mère en<sup>3</sup> était folle, et sa mère-grand<sup>4</sup> plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire<sup>5</sup> un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien<sup>6</sup>, que partout on l'appelait le Petit Chaperon Rouge.

Un jour sa mère, ayant fait et cuit des galettes<sup>7</sup>, lui dit: « Va voir comment se porte<sup>8</sup> ta mère-grand; car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Le Petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez<sup>9</sup>

<sup>1</sup> Κοκκινόσκουφη. — Chaperon, κάλυμμα τῆς κεφαλῆς, ὅπερ ἄλλοτε ἔφερον ἀδιακρίτως ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες. Ὁ συρμὸς οὗτος διετηρήθη ἐν Γαλλίᾳ μέχρι Καρόλου τοῦ Ζ'. — <sup>2</sup> Ἦν ἡδύνατό τις νὰ ἴδῃ. — <sup>3</sup> Ἐτρελλαίνετο δι' αὐτήν· ἐν ἄντων. προσωπικῆ προσ. γ'. — <sup>4</sup> mère-grand χυδ. ἀντι grand' mère. — <sup>5</sup> Τὸ faire faire ἀναλογεῖ πρὸς τὰ μετὰ διάμεσα ρημ. τῆς ἑλλην. κάμνω δι' ἄλλου. — <sup>6</sup> Τῆς ἤρμοζε τόσον, τῆς ἐπήγαυε. — <sup>7</sup> Πήτταις. — <sup>8</sup> Πῶς εἶναι se porter, διαίκεμαι, se porter bien, ὑγιαίνω. — <sup>9</sup> Νὰ ὑπάγῃ παρὰ τὴν ἀμάμη, εἰς τὴν οἰκίαν τῆς...

sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup<sup>2</sup>, qui eut bien envie<sup>3</sup> de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit :

« Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un pot de beurre, que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

— Oh ! oui, lui dit le Petit Chaperon Rouge ; c'est par delà<sup>4</sup> le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas<sup>5</sup>, à la première maison du village.

— Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais<sup>6</sup> par ce chemin-ci et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera<sup>6</sup>. »

Le Loup se mit<sup>7</sup> à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir<sup>8</sup> des noisettes, à courir après<sup>9</sup> des papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver<sup>10</sup> à la maison de la mère-grand ; il heurta<sup>11</sup>.

Toc, toc.

« Qui est là ?

— C'est votre fille le Petit Chaperon Rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. »

La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle<sup>12</sup> se trouvait un peu mal<sup>13</sup>, lui cria :

« Tire la chevillette<sup>14</sup>, la bobinette cherra<sup>15</sup>. »

<sup>1</sup> Τὸν κουμπάρον τὸν Λύκον. — <sup>2</sup> Ἐπεθύμει. — <sup>3</sup> Πέραν. — <sup>4</sup> Πέρα πέρα.

<sup>5</sup> Πηγάζινω ἐκεῖ. — <sup>6</sup> Ὦ, ἐκεῖ, ἐπίρρημα· τίς θὰ φθάσῃ πρῶτος ἐκεῖ. — <sup>7</sup> Ἠρξάτο. — <sup>8</sup> Δρέπω· ἐπὶ καρπῶν καὶ ἀνθέων. — <sup>9</sup> Διώκω. — <sup>10</sup> Δὲν ἐβράδωνε νὰ φθάσῃ. — <sup>11</sup> Ἐκρούσε τὴν θύραν. — <sup>12</sup> Ἐπειδὴ. — <sup>13</sup> Ἡδισταθέται, ἦτο κακοδιάθετος. — <sup>14</sup> Πικσαλίσκον. <sup>15</sup> Μῆλων τοῦ ἄλλετοῦς ρημ. choir, πί-

Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur<sup>1</sup> la bonne femme, et la dévora en moins de rien<sup>2</sup>; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé.

Ensuite, il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le Petit Chaperon Rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte.

Toc, toc.

« Qui est là ? »

Le Petit Chaperon Rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord; mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, il répondit :

« C'est votre fille, le Petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Petit Chaperon Rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit, en se cachant dans le lit, sous la couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche<sup>3</sup>, et viens te coucher avec moi. »

Le Petit Chaperon se déshabille et va se mettre dans le lit<sup>4</sup>, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé<sup>5</sup>. Elle lui dit :

« Ma mère-grand, que<sup>6</sup> vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles !

πτω. Bobinette, τερμάχιον ξύλου, ὅπερ κατέπιπτε συρομένου τοῦ πασσαλί-  
σκου (chevillette) καὶ οὕτως ἠνοίγετο ἡ θύρα. — <sup>1</sup> Ἐφόρμησε κατά. — <sup>2</sup> Ἐν  
ριπῇ ὀφθαλμοῦ. — <sup>3</sup> Σκαφίδιον ἐν ᾧ ζυμώνεται ὁ ἄρτος, ὅπερ χρησιμεύει  
παρὰ τοῖς χωρικοῖς καὶ πρὸς ἐναπόθεσιν αὐτοῦ. — <sup>4</sup> Κατακλίνεται. — <sup>5</sup> Μὲν  
τὰ νυκτικά της. — <sup>6</sup> Ἐπιρ. πόσον !

— C'est pour mieux écouter, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux !

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !

— C'est pour mieux te manger. »

Et, en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon Rouge et le mangea.

## LE PETIT POUCE<sup>1</sup>

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons ; l'ainé n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; mais c'est que<sup>2</sup> sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie<sup>3</sup>. Ce qui les chagrînait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot<sup>4</sup> ; prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit.

Il était fort petit, et, quand il vint au monde<sup>5</sup>, il n'était guère plus gros que le pouce ; ce qui fit qu'on l'appela le Petit Poucet<sup>6</sup>. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur<sup>7</sup> de la maison, et on lui donnait toujours le tort<sup>8</sup>. Cependant il était le plus fin<sup>9</sup> et le plus avisé<sup>10</sup> de ses frères ; et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

<sup>1</sup> Αναλογει με τον Κοντορεβιθάκη των Ιδικών μας παραμυθίων. — <sup>2</sup> Αλλά τοῦτο (συνέβαινε) διότι. — <sup>3</sup> Νά κερδαίνει τὰ πρὸς τὸ ζῆν. — <sup>4</sup> Τὸ κοινῶς δὲν ἔλεγε πολλὰ λόγια. — <sup>5</sup> Ἐγεννήθη. — <sup>6</sup> Ὑποκοριστικὸν τοῦ pouce, ἀντίχειρ. Petit poucet μεταφορ. παιδίον λίαν μικρὸσωμον. — <sup>7</sup> Ὁ πρὸ ὅλων βασανιζόμενος. — <sup>8</sup> Ἀντὶ τοῦ donner tort, δίδω ἀδικον. — <sup>9</sup> Ἀγχινοῦστατος. — <sup>10</sup> Περινοῦστατος, ἔχων νοῦν ἔφευρετικόν.

Il vint une année très-fâcheuse<sup>1</sup>, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire<sup>2</sup> de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés et que le bûcheron était au coin du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais<sup>3</sup> les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre<sup>4</sup> demain au bois ; ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter<sup>5</sup>, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

— Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? »

Son mari avait beau<sup>6</sup> lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y<sup>7</sup> consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit et alla se coucher en pleurant.

Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent : car, ayant entendu de dedans son lit<sup>8</sup> qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement<sup>9</sup> et s'était glissé sous l'escabelle<sup>10</sup> de son père pour les écouter sans être vu.

Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin<sup>11</sup>, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

On partit, et le Petit Poucet ne découvrit rien<sup>12</sup> de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de

<sup>1</sup> Κακός χρόνος. — <sup>2</sup> Ν'ἀπαλλαγῶσι ἀπὸ τῶ τέκνων των, κοινῶς νὰ τὰ ξεφορτωθῶσι. — <sup>3</sup> Δὲν δύναμαι. — <sup>4</sup> Νὰ τὰ ὑπάγω νὰ τὰ χάσω. — <sup>5</sup> Δεματιάζω φρύγανα, ξύλα. — <sup>6</sup> Μάτην. — <sup>7</sup> Ἄντων. προσ. γ' προσ. εἰς τοῦτο. — <sup>8</sup> Ἐκ τῆς κλίνης του. — <sup>9</sup> Ἰσχύως, σιγά. — <sup>10</sup> Σκολύθριον, σκαμνάκι. — <sup>11</sup> Πολλὰ πρωί. — <sup>12</sup> Οὐδὲν ἐκάλυψε.

distance on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des brouilles<sup>3</sup> pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné<sup>4</sup>.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison ; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc :

« Ne craignez point, mes frères ; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis ; suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer ; mais il se mirent tous contre la porte<sup>5</sup> pour écouter tout ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur<sup>6</sup> du village leur envoya dix écus<sup>7</sup> qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim.

Le bûcheron envoya sur l'heure<sup>8</sup> sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes.

Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit :

« Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère<sup>9</sup> de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guil-

<sup>3</sup> Φρύγανα. — <sup>4</sup> Πλαγία ἀτραπός. — <sup>5</sup> Τὸ κοινῶς κολλητὰ εἰς τὴν θύραν. — <sup>6</sup> Αὐθέντης. Τίτλος ἐμφαινῶν κατὰ τοὺς πρὸ τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως χρόνους τὸν κύριον τιμαρίων (χωρίου ἢ καὶ χωρᾶς ὀλοκλήρου). — <sup>7</sup> Σκούδαν, νόμισμα ἀργυροῦν τρίφρακτον. — <sup>8</sup> Πρῶτον. — <sup>9</sup> Ὅτι ἔτρωγον καλὰ, κοινῶς θὰ ἐξαλοπερνοῦσαν.

laume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions : que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu ! les loups les ont peut-être déjà mangés : tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants. »

Le bûcheron s'impatienta à la fin : car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait.

Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompait la tête<sup>1</sup>, et qu'il était de l'humeur<sup>2</sup> de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs :

« Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ? »

Elle le dit une fois si haut<sup>3</sup> que les enfants qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble :

« Nous voilà ! nous voilà ! »

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

« Que je suis aise<sup>4</sup> de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien<sup>5</sup> las et vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté ! viens que je te débarbouille. »

Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse<sup>6</sup>.

Ils se mirent à table<sup>7</sup>, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

<sup>1</sup> Τὸν παρεξάλιζε. — <sup>2</sup> Χαρακτήρος. — <sup>3</sup> Τόσον δυνατά. — <sup>4</sup> Πόσον χαίρω. — <sup>5</sup> Ἐπίρ. πολύ. — <sup>6</sup> Θηλ. τοῦ ρουχ, πυρρόθρηξ. — <sup>7</sup> Ἐκάθησαν εἰς τὴν τράπεζαν.  
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent ; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer le coup<sup>1</sup>, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit Poucet, qui fit son compte<sup>2</sup> de sortir d'affaire<sup>3</sup> comme il avait déjà fait ; mais, quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout<sup>4</sup>, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour<sup>5</sup>.

Il ne savait que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long du chemin où ils passeraient : il le serra<sup>6</sup> donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant<sup>7</sup> et les laissèrent là.

Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés ! car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent, plus ils s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils pensaient n'entendre<sup>8</sup> de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux<sup>9</sup> pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête.

Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os<sup>10</sup> ;

<sup>1</sup> Ν' ἀποτύχῃσι τοῦ σκοποῦ. — <sup>2</sup> Ἐσκέφθη. — <sup>3</sup> Ν' ἀπαιλαχθῆ τῆς ἀπορίας. — <sup>4</sup> Νὰ τὸ κατορθώσῃ. — <sup>5</sup> Κατὰ κλεισμένην. — <sup>6</sup> Ἐφύλαξε. — <sup>7</sup> Ἐξέφυγον λαθραίως διὰ τινος στενωποῦ. — <sup>8</sup> Ἐνόμιζον ὅτι ἤκουον. — <sup>9</sup> Ἦρχοντο ἐπ' αὐτούς. — <sup>10</sup> Εἰσέδυσε μέγιστος πόνος κοκκῶλων των, τοὺς ἐμοῦσχευσε.   
 Ψηφιοποιήθηκε ἀπὸ τὸ Ἰνστιτούτο Ἐκπαιδευτικῆς Πολιτικῆς

ils glissaient à chaque pas, tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien : tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre il ne vit plus rien : cela le désola.

Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue ; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond.

Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient.

Le Petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à chercher par charité.

Cette femme les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit :

« Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre<sup>1</sup> qui mange les petits enfants ?

— Hélas ! madame, lui répondit le Petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne mangeront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer<sup>2</sup> chez vous ; et, cela étant, nous aimons mieux<sup>3</sup> que ce soit monsieur qui nous mange : peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher

<sup>1</sup> Δράκος. — <sup>2</sup> Νῆ μᾶ; φιλοξενήσητε. — <sup>3</sup> Προτιμῶμεν.

à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte.

L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si on avait tiré du vin<sup>1</sup> ; et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui sembla que meilleur. Il flairait<sup>2</sup> à droite et à gauche, disant qu'il sentait<sup>3</sup> la chair fraîche<sup>4</sup>.

« Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller<sup>5</sup>, que vous sentez.

— Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers<sup>6</sup>, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. »

En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

« Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient<sup>7</sup> que je ne te mange aussi : bien t'en prend<sup>8</sup> d'être une vieille bête ! Voilà du gibier qui me vient bien à propos<sup>9</sup> pour traiter<sup>10</sup> trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux<sup>11</sup> en lui demandant pardon ; mais ils avaient affaire<sup>12</sup> au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands<sup>13</sup> morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

<sup>1</sup> Ἄν ἔδγαλαν κρασί. — <sup>2</sup> Ὄσφραίνετο. — <sup>3</sup> Ἡσθάνετο ὀσμήν. — <sup>4</sup> Ὁμοῦ κρέατος. Ἀναλογεῖ μέ τὸ ἰδικόν μας « ἀνθρωπινόν κρέας μου μυρίζει ». — <sup>5</sup> Venir μετ'ἀπαρεμφ. ἐπὶ πράξεως παρελθούσης σημαίνει τὸ πρό μικροῦ, προσφάτως. Habiller, ἐνδύω· ἐνταῦθα δὲ προετοιμάζω (πρὸς ὄψησιν). — <sup>6</sup> Στραβοκοιτάζων αὐτήν. — <sup>7</sup> Τί μ' ἐμποδίζει. — <sup>8</sup> Ἔχε χάριν. — <sup>9</sup> Μὲ τὴν ὄραν. — <sup>10</sup> Φιλεῶσω. — <sup>11</sup> Ἐγονάτισαν. — <sup>12</sup> Ἐἶγον νῆ κάμουν. — <sup>13</sup> Ὁρεκτικά.

Il alla prendre un grand couteau, et, en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il ténait à sa main gauche.

Il en avait déjà empoigné<sup>1</sup> un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est<sup>2</sup> ? N'aurez-vous pas assez de temps demain ? »

— Tais-toi ! reprit l'ogre ; ils en seront plus mortifiés<sup>3</sup>.

— Mais vous avez encore tant de viande ! reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon.

— Tu as raison, dit l'ogre : donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie et leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur.

Pour l'ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête<sup>4</sup>, et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants : ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avaient des petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre ; elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure<sup>5</sup>, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit cou-

<sup>1</sup> Εἶχεν ἤδη ἄρπαξει. — <sup>2</sup> Ἀπτόν τὴν ὥραν. — <sup>3</sup> Ὅτι τρυφεράνουν (ἐπὶ κρέατος). — <sup>4</sup> Τοῦ ἐκτόπησεν εἰς τὸ κεφάλι. — <sup>5</sup> Ἐνωρίς.

cher les sept petits garçons ; après quoi elle alla se coucher auprès de son mari.

Le Petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prit à l'ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit ; et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorgé.

La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau :

« Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois ! »

Il monta donc à tâtons<sup>2</sup> à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le Petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de tous ses frères.

L'ogre, qui sentit les couronnes d'or :

« Vraiment, dit-il, j'allais faire<sup>3</sup> là un bel ouvrage ! je vois bien que j'ai bu trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons :

« Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ! travaillons hardiment. »

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles.

Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

<sup>1</sup> Ἄς τελειώσω διὰ μιᾶς. — <sup>2</sup> Ψηλαφητί. — <sup>3</sup> ὅτι ἔκαμνον. Τὸ aller μετ' ἀπαρεμφάτου σημαίνει μέλλω.

Aussitôt que le Petit Poucet entendit roufler l'ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient.

L'ogre s'étant éveillé, dit à sa femme :

« Va-t'en là-haut habiller<sup>1</sup> ces petits drôles d'hier au soir. »

L'ogresse<sup>2</sup> fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant<sup>3</sup> point de la manière qu'il entendait qu'elles les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir : elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir ; car c'est le premier expédient<sup>4</sup> que trouvent presque toutes les femmes en pareille rencontre<sup>5</sup>.

L'ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne<sup>6</sup> dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider : il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

« Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux<sup>7</sup>, et tout à l'heure<sup>8</sup> ! »

Il jeta aussitôt une potée<sup>9</sup> d'eau dans le nez de sa femme, et l'ayant fait revenir<sup>10</sup> : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues<sup>11</sup>, lui dit-il, afin que j'aie les attraper<sup>12</sup>. »

Il se mit en campagne<sup>13</sup>, et, après avoir couru de tous côtés, il entra enfin dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père.

Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et

<sup>1</sup> Habiller, ἐνδύειν καὶ παρασκευάζειν πρὸς ὄπτησιν. — <sup>2</sup> Δράκαινα. — <sup>3</sup> Μὴ ὀππιτεύουσα. — <sup>4</sup> Μηλόνημα. — <sup>5</sup> Περίστασις ἐνταῦθα. — <sup>6</sup> Ἐκτέλιση τὴν ἐργασίαν. — <sup>7</sup> Δυστυχῆς ἐνταῦθα ἄθλιος. — <sup>8</sup> Μετ' οὗ πολὺ. — <sup>9</sup> Ὅσον χωρεῖ λάγηνος, σταμνιά. — <sup>10</sup> Faire revenir βοηθῶ τινα νὰ συνέλθῃ. — <sup>11</sup> Ἐποδήματα μαγικά, ἄτινα, κατὰ τὸν μῦθον, φορῶν τις ἡδύνατονὰ διατρέχει ἐπὶ λέυγαί τὴν ὥραν. — <sup>12</sup> Διώκων συλλαμβάνω. — <sup>13</sup> Ἐξικίνησε.

qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau.

Le Petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu<sup>1</sup> où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait.

L'ogre, qui se trouvait fort las du chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme<sup>2</sup>), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus<sup>3</sup> de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Le Petit Poucet en eut moins de peur ; il dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormirait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine<sup>4</sup> de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent<sup>5</sup> vite la maison.

Le Petit Poucet, s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt.

Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais comme elles étaient fées<sup>6</sup>, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait<sup>7</sup>, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles éborgnées.

« Votre mari, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il

<sup>1</sup> Ἀντὶ τοῦ πρὸς δε, πλησίον. — <sup>2</sup> Τὸν φέροντα αὐτοῦ. — <sup>3</sup> Εἶχεν ἀποκί-  
μι. — <sup>4</sup> Νημὴν ἀνησυχίᾳ δι' αὐτό. — <sup>5</sup> Ἐφθασαν εἰς τὴν οἰκίαν. — <sup>6</sup> Μα-  
γικά. — <sup>7</sup> Ὑπεδύετο.

m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant<sup>1</sup>, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse<sup>2</sup> beaucoup il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence<sup>3</sup>, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur<sup>4</sup>. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait ; car cet ogre ne laissait pas d'être<sup>5</sup> bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants.

Le Petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord<sup>6</sup> de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le Petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre ; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de<sup>7</sup> lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants.

Ces gens-là assurent le savoir de bonne part<sup>8</sup>, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour<sup>9</sup>, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée.

Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent, s'il en venait à bout.

Le Petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait

<sup>1</sup> Πάν ὅ,τι ἔχει: πολύτιμον. — <sup>2</sup> Ἐπείγει. — <sup>3</sup> Σπεύσω. — <sup>4</sup> Ἀπατεῶν. — <sup>5</sup> Ἦτο οὐχ ἤττον. — <sup>6</sup> Δὲν συμφωνοῦσι. — <sup>7</sup> Δὲν τὸν ἔτυπεν ἢ συνείδησις ὅτι. — <sup>8</sup> Ἐκ καλῆς πηγῆς. — <sup>9</sup> Ἐπήγεν εἰς τὴν ἀλλήν (ἀνάτορα).

tout ce qu'il voulait : car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée . . . . .

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier et y avoir amassé beaucoup de bien<sup>1</sup>, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir.

Il mit toute sa famille à son aise<sup>2</sup>. Il acheta des offices<sup>3</sup> de nouvelle création<sup>4</sup> pour son père et pour ses frères, et par là il les établit tous<sup>5</sup>, et fit parfaitement bien sa cour<sup>6</sup> en même temps.

#### MORALITÉ.

On ne s'afflige point d'avoir de beaux enfants,  
 Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,  
 Et d'un extérieur qui brille<sup>7</sup>;  
 Mais si l'un d'eux est faible, on ne dit mot<sup>8</sup>,  
 On le méprise, on le raille, on le pille:  
 Quelquefois cependant c'est ce petit marmot<sup>9</sup>  
 Qui fera le bonheur de toute la famille.

<sup>1</sup> Περιουσία. — <sup>2</sup> Κατέστησαν εύπορον. — <sup>3</sup> Ήγόρασεν αξιώματα. Πολλά αξιώματα πολιτικά καὶ στρατιωτικά ἠγοράζοντο ἐν Γαλλίᾳ πρὸ τῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ 1789. — <sup>4</sup> Νεωστὶ δημιουργηθέντα. — <sup>5</sup> Τοὺς ἀποκατέστησεν ὅλους. — <sup>6</sup> Ἐξέτελλε κάλλιστα τὰ πρὸς τὸν βασιλέα καθήκοντά του. — <sup>7</sup> Λάμποντος; ἐξωτερικοῦ. — <sup>8</sup> Σιωπαίνου. — <sup>9</sup> Κερκοπίθηκος· κατ' ἐπέκτασιν, παιδίον ἄρρεν.

## XAVIER DE MAISTRE

Ἡ δόξα τοῦ ἀδελφοῦ του, τοῦ μεγάλου παπιστοῦ συγγραφέως Ἰωσήφ Δὲ Μαίστρ, δὲν ἐπισκίασε τὸν κόμητα Σαβέριον Δὲ Μαίστρ. Γεννηθεὶς οὗτος ἐν Chamberry τῆς Σαβοΐας τῷ 1763, ὑπηρέτησεν ἐν τῷ στρατῷ τοῦ Πεδεμοντιῦ, εἰς ὃ ὑπήγετο τότε ἡ Σαβοΐα. Συνέγραψε τὴν «Περὶ τὸ δωμάτιόν μου περιήγησιν» (Voyage autour de ma chambre), οὗ πολλὰ παρωδίαί καὶ μιμήσεις ἐγράφησαν, τὸν «Λεπρὸν τῆς Αἰγούστης» (Le Lépreux de la cité d'Aoste), τὴν «Νέαν Σιβηρίαν» (La jeune Sibérienne) καὶ ἄλλα.

Ἡ ὑπόθεσις τοῦ ἔργου τούτου εἶναι ἀπλουστάτη, λίαν δ' ἑλκυστικὴ ἢ διήγησις, ἀναφέρουσα τὰς τύχας νεάνιδος, ἣτις περὶ τὰ τέλη τῆς βασιλείας Παύλου τοῦ Α' ἐξελίχθησε περὶ τῆς Σιβηρίας, ὅπως μεταβάτα εἰς Πετροῦπολιν ἐξακτίσθηται ἰὴν χάριν τοῦ πατρὸς της, ἐξορίστου ἐν Σιβηρίᾳ.

### PRASCOVIE CHEZ LA PRINCESSE T\*\*\* ET CHEZ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

(Extrait de la *Jeune Sibérienne*).

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout gaulonné<sup>1</sup>, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence : « C'est le portier de la princesse, » lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette<sup>2</sup> dont elle ne comprit pas bien la raison<sup>3</sup> ; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie<sup>4</sup> et par le silence qui y régnaient : jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes<sup>5</sup> : les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et

<sup>1</sup> Φέροντα λέγναι, σιρῆτιζ, ὡς φέρουσι οἱ θεράποντες τῶν πλουσίων οἰκῶν.— <sup>2</sup> Ἐσήμανε δόξ.— <sup>3</sup> Τὸν λόγον.— <sup>4</sup> Σημνοπραΐαις.— <sup>5</sup> Καθ' ὁμίλους.

tous les regards-étaient fixés<sup>1</sup> sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston<sup>2</sup> avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ? » Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer, elle fut obligée de tirer<sup>3</sup> un petit sac de son sein et d'en sortir<sup>4</sup> péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient<sup>5</sup> et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partners<sup>6</sup> qui avait arrangé son jeu<sup>7</sup> et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : « Boston ! » Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et répondit : « Que vous plaît-il<sup>8</sup>, monsieur ? » ce que fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents : elle promit de lui être utile ; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia<sup>9</sup> d'un signe de tête.

<sup>1</sup> Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow<sup>10</sup>, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison<sup>11</sup>, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les do-

<sup>1</sup> Προσηλωμένα. — <sup>2</sup> Ἐπιπέε μπιστόν ἀγγλικὸν χαρτοπαίγνιον πολὺπλοκόν. — <sup>3</sup> Νὰ ἐξαγάγῃ. — <sup>4</sup> Σοῦτιρ ἐνεργητικόν, ἐξάγω, ἐκβάλλω. — <sup>5</sup> Ἐπιθύριζον. — <sup>6</sup> Ἀγγλικὴ λέξις ἐν χρήσει ἀντὶ τῆς γαλλικῆς partenaires· εἰς τῶν συμπαικτόρων ἐπὶ χαρτοπαίγνιου. — <sup>7</sup> Ἦτο ἔτοιμος νὰ παίξῃ. — <sup>8</sup> Τί ὀρίζεστε; — <sup>9</sup> Τὴν ἀπέλυσε. — <sup>10</sup> Μεγάλῃ ὁδῷ Πετροπόλεως. — <sup>11</sup> Ἀνεστρέφετο ἐλευθεριώτερον ἐν τῇ οἰκίᾳ.

mestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

6 Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte<sup>1</sup>, un officier de la chancellerie, M. V\*\*\*, secrétaire des commandements de S. M. I. l'impératrice mère<sup>2</sup>, lui avait conseillé de présenter une requête<sup>3</sup> pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir<sup>4</sup>. M. V\*\*\*, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par M<sup>me</sup> V\*\*\*, qui l'accueillit<sup>5</sup> amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. M<sup>me</sup> V\*\*\* la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence<sup>6</sup> qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord<sup>7</sup> pour Prascovie.

↳ Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font

<sup>1</sup> Ξενίζων καὶ ξενιζόμενος· ἐνταῦθα τὸ πρῶτον. — <sup>2</sup> Ἰδιαίτερος γραμματεὺς τῆς βασιλομήτορος. — <sup>3</sup> Νὰ ὑποβάλῃ ἀναφορὰν. — <sup>4</sup> Νὰ τὴν διαβιβάσῃ. Τὸ faire πρό ἀπαρεμφάτου ἀποτελεῖ μετ' αὐτοῦ ἐν καὶ τὸ αὐτὸ ῥῆμα κατ' ἔκδοχὴν ἐνεργητικόν. — <sup>5</sup> Τὴν ἐδέχθη. — <sup>6</sup> Συνδιάλεξιν. — <sup>7</sup> Ἐκ πρώτης ὄψεως.

point connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions<sup>1</sup>.

¶ Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame elle reconnut avec transport<sup>2</sup> cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur ; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

¶ A son retour, M. V\*\*\* partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment<sup>3</sup>, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de diner chez lui pour recevoir sa réponse.

¶ L'impératrice ordonna que Prascovie lui fut présentée le même soir à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance<sup>4</sup>, elle pâlit et fut prête à se trouver mal<sup>5</sup>. Au lieu de remercier M. V\*\*\*, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous ! » Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de M<sup>me</sup> V\*\*\*. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père ! »

¶ Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette<sup>6</sup>, et M. V\*\*\* la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à

<sup>1</sup> Τῶν κοινωνικῶν θέσεων. — <sup>2</sup> Μετ'ἀγαλλιάσεως. — <sup>3</sup> Εὐθύς — <sup>4</sup> Ἐθεταίωθι περὶ τούτου. — <sup>5</sup> Παρ'ὀλίγον νὰ λιποθυμήσῃ. — <sup>6</sup> Ἐπιμελήθησαν ὀλίγον τὴν ἐγούμασίαν της.

son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant ! disait-elle à son conducteur ; s'il savait devant qui je vais paraître ! quelle joie « n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! achevez votre ouvrage ! »

¶ Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis<sup>1</sup> que lui en avait fait M. V\*\*\*. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde<sup>2</sup>. Elle parla du but de son voyage ; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la révision de son procès<sup>3</sup>. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale ; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits. ¶

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice<sup>4</sup>, que, lorsqu'à son retour M<sup>me</sup> V\*\*\* lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

<sup>1</sup> Περίληψιν. — <sup>2</sup> Γνωρίζων κάλλιστα τὸν τρόπον τοῦ φέρεσθαι. — <sup>3</sup> Τὴν ἀναθεώρησιν τῆς δίκης του. — <sup>4</sup> Τοσοῦτω βαθέως συναίσθανομένη τὴν εὐτυχίαν τῆς καὶ τὴν ἀγαθότητα τῆς αὐτοκρατείας.

# LAMENNAIS

Ὁ Hugues-Félicité-Robert de Lamennais ἢ La Mennais γεννηθεὶς τῷ 1782 ἐν Σαιμαλὸς τῆς Βρετάνης, πατρὸς ἐφοπλιστοῦ, ἀποθανὼν δ' ἐν Παρισαίοις τῇ 27 Φεβρουαρίου 1854, συνέγραψε πολλὰ ἔργα, ἅπερ ἅμα δημοσιεύθηεντα ἤγειραν σφοδρὸν σάλον. Τῷ 1816 ἐχειροτονήθη ἱερεὺς· ἐξέδωκε δὲ τῷ αὐτῷ ἔτει τὸν πρῶτον τόμον τοῦ «Δοκιμίου περὶ τῆς πρὸς τὴν θρησκείαν ἀδιαιφορίας» (Essai sur l'indifférence en matière de religion), ὅπερ ἐνεποιήσεν ἀνὰ πᾶσαν τὴν Γαλλίαν μεγίστην ἀίσθησιν. «Ἦν, λέγει περὶ τούτου ὁ Joseph de Maistre, ὥσπερ σεισμὸς ὑπὸ βαρὺν μολύβδινον οὐρανόν.» Ἐκτοτε ὁ Lamennais κατέστη ὀνομαστός. Μεταξὺς εἰς Ῥώμην ἐγένετο δεκτὸς μετ' ἐξαιρέτου τιμῆς ὑπὸ τοῦ Πάπα Λέοντος τοῦ ΙΒ', προσεγγιζόντος αὐτῷ τὸ ἄξιωμα τοῦ καρδινάλιου, ὅπερ ἐκεῖνος ἀπεποιήθη. Ὁ Lamennais μετέσχε τῆς συντάξεως τῆς ἐφημερίδος Μέλλλοντος (L'Avenir) καὶ διεύθυνεν ἐπί τινα χρόνον τὸν Κόσμον. (Le Monde.) Συνέγραψε προσέτι τὸ Βιβλίον τοῦ λαοῦ (Le livre du peuple) καὶ τοὺς Λόγους πιστοῦ (Paroles d'un croyant), περὶ ὧν ἔξοχος κριτικὸς γράφει ταῦτα: «Ἐκτακτον α βιβλίον, ἐν ᾧ ἀναμίγνυνται ἀδιαλείπτως ἡ χάρις καὶ τὸ πάθος, ἡ ὀργή καὶ ἡ μελαγχολία, ἡ ἀγλή λαμπρᾶς φαντασίας καὶ ἡ πικρία καρδίας μνησικακούσης. Βιβλίον μεστὸν θεληγήτων, ἀπήχησις δυνάταί τις εἶπειν τῆς Μιμῆσεως τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ.» Ὁ Λαμενναὶ ἐξελέχθη τῷ 1848 πληρεξούσιος ἐν τῇ ἐθνοσυνελεύσει, ἀλλ' ἕνεκα τῆς ἰσχυρότητος τῆς φωνῆς αὐτοῦ δὲν ἐδυνήθη νὰ διακριθῇ. Κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐδημοσίευσεν τὴν ἐφημερίδα Le Peuple Constituant, ἐν ᾗ ἀνέπτυσσε τὰς ἐν τοῖς διαφόροις συγγράμμασιν αὐτοῦ ἐκθεσιμένους πολιτικὰς, κοινωνικὰς καὶ θρησκευτικὰς θεωρίας.

## LES DEUX VOISINS

(Paroles d'un Croyant. — XVII.)

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre<sup>1</sup>.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs ou que je tombe malade<sup>2</sup>, que deviendront ma femme et mes enfants ?

<sup>1</sup> Διὰ τὰ τοὺς ζῆν, διὰ τὰ τοὺς συντηρῆ.— <sup>2</sup> Ἀσθενήσω.

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongea son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos<sup>1</sup> ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu<sup>2</sup> à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte<sup>3</sup>, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos<sup>4</sup> et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée<sup>5</sup>, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre<sup>6</sup>, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour<sup>7</sup> aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

<sup>1</sup> Δὲν εἶχε μίαν στιγμὴν ἡσυχίας. — <sup>2</sup> Καταβεβλημένος. — <sup>3</sup> Πολλὴ πλησίον, πλάγι πλάγι. — <sup>4</sup> Ἐκκολαφθέντα. — <sup>5</sup> Τροφὴ ὅσην τὸ πτηνὸν ἀναλαμβάνει διὰ τοῦ ράμφους, ψώμισμα. — <sup>6</sup> Serre, οἱ τῶν ὀρνέων ὄνυχες. — <sup>7</sup> Ἐπιστρέψας.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti<sup>1</sup>.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés<sup>2</sup> dans leur misère.

Et le père qui s'était défié<sup>3</sup> de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leur nécessités<sup>4</sup>, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux<sup>5</sup>.

---

## LE JEUNE SOLDAT

---

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour Dieu et les autels<sup>1</sup> de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples<sup>2</sup>, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

---

<sup>1</sup> Νῆς ὑπέφερε. — <sup>2</sup> Δὲν ἀφέθησαν ἐγκαταλελειμμένα. — <sup>3</sup> Ὀλιγοπίστης —  
<sup>4</sup> Ἐπαρκῶσιν εἰς τὰς ἑαυτῶν ἀνάγκας. — <sup>5</sup> Τὸν Ὀυράνιον πατέρα.  
<sup>1</sup> Εἰς τὸ πλῆθ. θρησκεία. — <sup>2</sup> Ὑπὲρ τῶν ἀγίων δικαιωμάτων τῶν λαῶν.

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat.

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre contre les hommes iniques<sup>1</sup> pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie<sup>2</sup> de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né; ni les mères celui où elles le serrèrent<sup>3</sup> pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner<sup>4</sup> comme l'herbe que la terre refuse de nourrir; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond : Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restait.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

<sup>1</sup> Ἀδίκους. — <sup>2</sup> Λείψ· σημασία μεταφ. — <sup>3</sup> Ἐσφιγγαν. — <sup>4</sup> Νὰ μαραινηται.

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'ils ne soit pas à jamais<sup>1</sup> dépouillé de sa part dans l'héritage commun<sup>2</sup>.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour rendre<sup>3</sup> à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour renverser les barrières<sup>4</sup> qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme<sup>5</sup> la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut<sup>6</sup>, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat!

<sup>1</sup> Ἀείποτε. — <sup>2</sup> Dépouillé de sa part dans l'héritage commun, ἀπογυμνωθῆ τῆς μερίδος αὐτοῦ ἐν τῇ κοινῇ κληρονομίᾳ. — <sup>3</sup> Ἴν' ἀποδώσω. <sup>4</sup> Τοὺς φραγμοὺς. — <sup>5</sup> Ἀπελευθερώσω τῆς τυραννίας τοῦ ἀνθρώπου. — <sup>6</sup> Ἄνωθεν, οὐράνθεν.

# VOLTAIRE

Ὁ François-Marie Arouet de Voltaire ἐγεννήθη τῷ 1694, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1778. Ἐπέκτητο καθολικὸν πνεῦμα, ἐκαλλιέργησε δὲ πάντα τὰ εἴδη τοῦ λόγου, ἀπὸ τοῦ δράματος μέχρι τῆς ἱστορίας καὶ τοῦ διηγήματος, καὶ ἐποίησε δύο ἔπη, τὴν «Ἐρρικιάδα» (Henriade) καὶ τὴν «Παρθένον» (Pucelle), πολλὰς τραγωδίας, κωμωδίας καὶ εὐτράπελα ποιήματα, ἔγραψε διηγήματα, ἐν οἷς διαλάμπει λουκιάνειος εὐφροία καὶ χάρις, «Ἱστορίαν τοῦ αἰῶνος Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ'» (Histoire du Siècle de Louis XIV), «Ἱστορίαν Καρόλου τοῦ ΙΒ'» (Histoire de Charles XII), «Φιλοσοφικὸν λεξικὸν» (Dictionnaire philosophique), καὶ πολλὰ μυθιστορήματα (Ζαδίγ, Ἄσελης κλπ.). Διήνυσε τὸν βίον καταπολεμῶν τὰς προλήψεις καὶ τὸν θρησκευτικὸν φανατισμὸν, ἄρδην δὲ καταρρίψας ἐρριζωμένας πλάνας. Θεωρεῖται μετὰ τοῦ Διδερότου, τοῦ Μοντεσκιᾶ καὶ τοῦ Ρουσσώ, ὡς εἷς τῶν προδρόμων τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως.

## LE CORRIDOR DE LA TENTATION

(Extrait de *Zadig*).

Nabussan, un des meilleurs princes de l'Asie, était toujours trompé et volé : c'était à qui<sup>1</sup> pillerait ses trésors. Le receveur général<sup>2</sup> de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait ; il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode<sup>3</sup> établie de partager les revenus du roi en deux parts inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. « Vous qui savez tant de belles choses, lui-dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ? — Assurément, répondit Zadig, mais une façon infailible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre.<sup>4</sup> « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire dan-

<sup>1</sup> Τίς πρῶτος. — <sup>2</sup> Ταμίης. — <sup>3</sup> Συνήθειαν. — <sup>4</sup> Πῶς νὰ κάμη.

ser tous ceux qui se présenteront pour la dignité<sup>1</sup> du trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme.—Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon<sup>2</sup> de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat<sup>3</sup> sera le financier le plus intègre<sup>4</sup> et le plus habile!—Je ne vous réponds pas<sup>5</sup> qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

« Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle: « Or bien<sup>6</sup>, dit-il, faites comme vous l'entendrez.—Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers<sup>7</sup> de Sa gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre<sup>8</sup>, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile<sup>9</sup>, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre<sup>10</sup>. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat<sup>11</sup>, l'un

<sup>1</sup> Ἀξίωμα.—<sup>2</sup> Ἀστειὸς τρόπος.—<sup>3</sup> Ὁρχησις ἀνάλογος τῇ θερμαυστρίδῃ τῶν ἀρχαίων.—<sup>4</sup> Ἀναπηδήσαντες εἰς ὕψος πρὸ τοῦ κατενεθῆναι ἐπὶ γῆν παραλαγὰς πολλὰς τοῖς ποσίν ἐποίουν, ὃ δὴ θερμαυστρίζειν ἔλεγον. (Εὐσταθίου).—<sup>5</sup> Ἀδιάρθορος.—<sup>6</sup> Δὲν σὰς ἐγγυῶμαι.—<sup>7</sup> Κελεῖαι.—<sup>8</sup> Χρήματα.—<sup>9</sup> Ἡ μεταβάσις.—<sup>10</sup> Τοῦ μηνὸς τοῦ Κροκοδείλου. Σελήνη ἀντὶ μην εἰς τοὺς σεληνιακοὺς μηνάς.—<sup>11</sup> Ἐξήκοντα καὶ τέσσαρες τὸν ἀριθμὸν.—<sup>12</sup> Ἐπιπέριον.

après l'autre, par le passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot<sup>1</sup>, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie.

Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas<sup>2</sup> avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah! l'honnête homme! le brave homme! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier<sup>3</sup>, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante et quatre danseurs, il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le *Corridor de la tentation*.

## POLITESSE ET MŒURS

(Extrait du *Siècle de Louis XIV*)

Les maisons que tous les seigneurs bâtirent ou achetèrent dans Paris, et leurs femmes qui vécurent avec dignité<sup>1</sup>, formèrent des écoles de politesse<sup>2</sup>, qui retirèrent peu à peu les jeunes gens de cette vie de cabaret<sup>3</sup>, qui fut encore longtemps à la mode, et qui n'inspirait qu'une débauche hardie<sup>4</sup>.

Les mœurs tiennent à si peu de chose<sup>5</sup> que la coutume

<sup>1</sup> Εἶχε γνώσιν τοῦ πράγματος. — <sup>2</sup> Ἐποίει ὀρχηστικὰ σχήματα. — <sup>3</sup> Ἀνεκίρωθεν αὐτὸν ταβίαν του.

<sup>4</sup> Ἀξιοπρεπῶς. — <sup>5</sup> Σχολαίτα οὕτως εἶπεν, ἐν οἷς ἐμάθησαν τοὺς τρόπους τοῦ ἀδρώως φέρεσθαι. — <sup>3</sup> Καπηλείον. — <sup>4</sup> Ἀκολασίαν. — <sup>5</sup> Ἐξαρτῶνται ἐκ τίσου ἀσημάντων πραγμάτων.

d'aller à cheval dans Paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblèrent la société chez elles, rendit les esprits plus agréables; et la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons et les grands crimes, qui ne déshonorent point les hommes dans les temps de faction et de trouble, ne furent presque plus connus. Les horreurs des *Brinvillier*<sup>1</sup> et des *Voisin*<sup>2</sup> ne furent que des orages passagers, sous un ciel d'ailleurs serein, et il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser pour la réforme de la Trappe<sup>3</sup>.

Tous les différens états<sup>4</sup> de la vie étaient auparavant reconnaissables par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires, et les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée<sup>5</sup>; les gens de justice<sup>6</sup> une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe<sup>7</sup>, même à la cour. Il en était de même des universités et des médecins. Les marchands portaient encore de petites robes lorsqu'il s'assemblaient, et qu'ils allaient chez les ministres; et les plus grands commerçans étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie<sup>8</sup> plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur<sup>9</sup> de tous les citoyens presque

<sup>1</sup> Μαρτυρία de Brinvillier, περιόδητος διὰ τὰ κακουργήματά της. Κατεδικάσθη εἰς θάνατον καὶ ἐθανατώθη τῷ 1676. — <sup>2</sup> La Voisin, μάντις ἐνοχοποιηθεῖσα εἰς τὴν ὑπόθεσιν τῆς Brinvillier. — <sup>3</sup> Κοινόδιον μοναχῶν, περίφημον διὰ τὴν ἀστηρότητα τῶν διεπόντων αὐτὸ κανόνων. Μία τῶν ὑποχρεώσεων αὐτῶν εἶνα: ἡ ἀδιάλειπτος σιωπή, ἑτέρα δὲ ἡ ὑπόμνησις τοῦ θανάτου. Ὅταν ἀπαντῶνται χαιρετῶνται διὰ τοῦ: «Frère, il faut mourir.» — <sup>4</sup> Ἀξιοφόροι κοινωνικὰ ἑτάχεια. — <sup>5</sup> Παράφορον ζωηρότητα. — <sup>6</sup> Οἱ δικαστικοί. — <sup>7</sup> Οἱ δικασταὶ καὶ καθηγηταὶ ἔφερον καὶ φέρουσι τῆβεννον, ἥτοι φόρημα μακρὸν, ὁμοιάζον μὲ ράσον, ἄνωθεν τῶν ἰνδουμάτων αὐτῶν ἐν καιρῷ τῶν συνεδριάσεων καὶ παραδόσεων. — <sup>8</sup> Ἀπολαύσις βίου. — <sup>9</sup> Ἐξωτερικὸν σχῆμα.

semblable. On s'aperçoit aujourd'hui, jusque dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions<sup>1</sup>. Les provinces se sont ressenties avec le temps de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe que dans le goût et dans la commodité. La foule de pages<sup>2</sup> et de domestiques de livrée<sup>3</sup> a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, et où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde<sup>4</sup>, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une ville qui, pour la douceur de la vie, l'emporte<sup>5</sup> probablement de beaucoup sur Rome et sur Athènes dans le temps de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les besoins; tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables, jointes à cette franchise particulière aux Parisiens; tout cela engage<sup>6</sup> un grand nombre d'étrangers à voyager ou à faire leur séjour<sup>7</sup> dans cette partie de la société. Si quelques natifs<sup>8</sup> en sortent, ce sont ceux qui, appelés ailleurs par leurs talens, sont un témoignage honorable à leur pays; ou c'est le rebut<sup>9</sup> de la nation, qui essaie de profiter de la considération qu'elle inspire; ou bien ce sont des émigrans qui préfèrent encore leur religion à leur patrie, et qui vont ailleurs chercher la misère ou la fortune, à l'exemple de leurs pères chassés de France par la fatale injure faite aux cendres du grand Henri IV, lorsqu'on anéan-

<sup>1</sup> Εισεχώρησαν εἰς ὅλας τὰς τάξεις. — <sup>2</sup> Ἀκόλουθος· εὐγενὴς παις ὑπηρετῶν βασιλέα ἢ ἀρχοντα. — <sup>3</sup> Στολὴ οἰκετικὴ. — <sup>4</sup> Κοινωνικὰ σχέσεις. — <sup>5</sup> Ὑπερέχει. — <sup>6</sup> Παρακινεῖ. — <sup>7</sup> Νὰ διαμένωσι, διατρίβωσι. — <sup>8</sup> Ἐπιτόμοι τινεῖς. — <sup>9</sup> Περιτρίμματα.

tit sa loi perpétuelle appelée l'édit de Nantes<sup>1</sup>; ou enfin ce sont des officiers mécontents du ministère, des accusés qui ont échappé aux formes rigoureuses d'une justice quelquefois mal administrée; et c'est ce qui arrive dans tous les pays de la terre.

On s'est plaint de ne plus voir à la cour autant de hauteur<sup>2</sup> dans les esprits qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du temps de la fronde<sup>3</sup>, sous Louis XIII, et dans les siècles précédens. Mais la véritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de noblesse, si long-temps avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des gentilshommes, des citoyens, qui se seraient crus honorés autrefois d'être domestiques de ces seigneurs, devenus leurs égaux et très-souvent leurs supérieurs dans le service militaire; et plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un Etat est florissant.

On a comparé le siècle de Louis XIV à celui d'Auguste. Ce n'est pas que la puissance et les événemens personnels soient comparables. Rome et Auguste étaient dix fois plus considérables dans le monde que Louis XIV et Paris. Mais il faut se souvenir qu'Athènes a été égale à l'empire romain dans toutes les choses qui ne tinrent pas leur prix de la force et de la puissance. Il faut encore songer que s'il n'y a rien aujourd'hui dans le monde tel que<sup>4</sup> l'ancienne Rome et qu'Auguste, cependant toute l'Europe ensemble est très-supérieure à tout l'empire romain. Il n'y avait du temps d'Auguste qu'une seule nation, et il y en a aujourd'hui plusieurs, policées<sup>5</sup>, guerrières, éclairées, qui possèdent des arts que

<sup>1</sup> Διάταγμα ἐκδοθὲν τῷ 1598 ὑπὸ Ἑρρίκου τοῦ Δ', ἐξασφαλίζον τοὺς διαμαρτυρομένους τὴν ἐλευθερίαν τῆς συνειδήσεως. Κατηργήθη ὑπὸ Λουδοβίκου ΙΔ' τῷ 1685. Ἡ ἀνάκλησις τοῦ διατάγματος τῆς Nantes ἐστέρησε τὴν Γαλλίαν μεγίστου ἀριθμοῦ ἐμπόρων καὶ τεχνιτῶν, οἵτινες μετένεγκον ἀλλαχούτῃ πλοῦτη καὶ τὴν βιομηχανίαν αὐτῶν. — <sup>2</sup> Ὑψηλοφροσύνη. — <sup>3</sup> Πόλεμος τῆς Σφενδόνης, γενόμενος κατὰ τῆς ἀλλῆς ἐπὶ τῆς ἀνглиκιστικῆς Λουδοβίκου ΙΔ', ἀπὸ τοῦ 1618-1652. — <sup>4</sup> Οἶον. — <sup>5</sup> Πεπολιτισμένα.

les Grecs et les Romains ignorèrent ; et de ces nations il n'y en a aucune qui ait eu plus d'éclat en tout genre, depuis environ un siècle, que la nation formée en quelque sorte<sup>1</sup> par Louis XIV.

## PRISE DE CHARLES XII.

(Extrait de l'*Histoire de Charles XII*).

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissait inévitable, et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance<sup>1</sup>, le bacha<sup>2</sup> engagea le khan<sup>3</sup> à souffrir<sup>4</sup> qu'on envoyât dans le moment un exprès<sup>5</sup> à Andrinople, où était alors le grand-seigneur<sup>6</sup>, pour avoir les derniers ordres de sa hauteesse<sup>7</sup>.

M. Jeffreys et M. Fabrice<sup>8</sup>, ayant obtenu ce peu de relâche<sup>9</sup>, courent en avertir le roi : ils arrivent avec l'empressement des gens qui apportaient une nouvelle heureuse ; mais il furent très froidement reçus ; il les appela médiateurs volontaires, persista à soutenir<sup>10</sup> que l'ordre du sultan et le fetfa<sup>11</sup> du muphti<sup>12</sup> étaient forgés<sup>13</sup>, puisqu'on venait d'envoyer<sup>14</sup> demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre<sup>15</sup> anglais se retira, bien résolu de ne se plus

<sup>1</sup> Μορφωθείσα οὕτως εἶπεῖν.

<sup>1</sup> Ἐν περιπτώσει ἀντιστάσεως. — <sup>2</sup> Bacha καὶ συνηθέστερον pacha, τίτλος διδόμενος ἐν Τουρκίᾳ εἰς τοὺς στρατιωτικοὺς καὶ τοὺς πολιτικοὺς διοικητὰς ἢ καὶ εἰς ἄλλα ἐπίσημα πρόσωπα μὴ ἔχοντα οὐδεμίαν διοίκησιν. — <sup>3</sup> Χάνης, τίτλος διδόμενος εἰς τοὺς Ταρτάρους ἡγεμόνας. — <sup>4</sup> Νὰ στέρξῃ. — <sup>5</sup> Ταχυδρόμον. — <sup>6</sup> Ὁ Σουλτάνος. — <sup>7</sup> Τὸ ὄψος αὐτοῦ, προσωνομία τοῦ Σουλτάνου. — <sup>8</sup> Πρέσβεις ὁ μὲν τῆς Ἀγγλίας, ὁ δὲ τοῦ Ὀλλανδίου. — <sup>9</sup> Τὴν βραχείαν ταύτην ἀναβολήν. — <sup>10</sup> Ἐπέμενε διίσχυριζόμενος. — <sup>11</sup> Ἐγγραφοὺν τοῦ μουφτῆ, τὸ ὅποσον χωρὶς οὐδὲν νὰ προδικάζῃ ἐπὶ τοῦ προκειμένου ἀποκρίνεται μόνον κατὰ τὸ γράμμα τοῦ Νόμου καὶ κατὰ τινὰ τύπον ἀμετάβλητον εἰς τὴν θεθεσαν ἐρώτησιν. (Σκ. Βυζάντιος). — <sup>12</sup> Μουφτῆς, δικαστὴς, οὗ τὸ μόνον καθήκον εἶναι νὰ ἐκδίδῃ φετβάδες. (Σκ. Β.) — <sup>13</sup> Ἐγαλειώθησαν. — <sup>14</sup> Ἀρτίως ἔστειλαν. — <sup>15</sup> Ὑπουργός καὶ πρεσβευτής· ἐνταῦθα τὸ δεύτερον.

mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder<sup>1</sup> une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens<sup>2</sup>, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres. On obtint aisément des Turcs<sup>3</sup> de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant<sup>4</sup> que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le khan même avait défendu à ses Tartares, impatiens du pillage, de rien attendre<sup>5</sup> contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre; de sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit<sup>6</sup> à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du grand-seigneur étant venu de passer au fil de l'épée<sup>7</sup> tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance<sup>8</sup> de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit<sup>9</sup> de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport<sup>10</sup>. « Avez-vous vu l'ordre dont vous « parlez? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. — Eh bien, « dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont « supposé<sup>11</sup> et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté: tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en « souriant; s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains<sup>12</sup> du roi se mirent aussi à genoux devant

<sup>1</sup> Ριψοκινδυνεύω. — <sup>2</sup> Χαρακώματα. — <sup>3</sup> Επέτυχον ευκόλως παρὰ τῶν Τούρκων. — <sup>4</sup> Μέχρις οὗτου. — <sup>5</sup> Οὐδέν νὰ ἐπιχειρήσωσι. — <sup>6</sup> Κατ'εὐθεταν. — <sup>7</sup> Ἐν στόματι μαχαίρας. — <sup>8</sup> Εὐηρεστήθη. — <sup>9</sup> Ἴνα δοκιμάσῃ καὶ ἐσχάτην φορὰν νὰ ἐπενεργήσῃ ἐπὶ τοῦ πνεύματος. — <sup>10</sup> Ἦλθε πέρζοντα νὰ δώσῃ τὴν θλιβεράν ταύτην ἀγγελίαν. — <sup>11</sup> Διαταγὴ ψευδής, ἣν ὑπέβαλον ὡς γνησίαν. — <sup>12</sup> Chapelain ἢ aumonier ὀνομάζεται ὁ ἱερεὺς βασιλέως, στρατοῦ, πλοίου κλ.

lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes<sup>1</sup> de Pultava et surtout sa personne sacrée, l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si long-temps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dardoff, dont le sentiment<sup>2</sup> avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite<sup>3</sup> ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs<sup>4</sup> couverts de blessures reçues à son service, et l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût<sup>5</sup> au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je sais, par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir<sup>6</sup> ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'assaut, se flattait en secret<sup>7</sup> du plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Mullern, le secrétaire Empreus et les clercs<sup>8</sup> devaient défendre la maison de la chancellerie ; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche<sup>9</sup>, était à un autre poste ; les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder ; car avec lui tout était soldat, il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde,

<sup>1</sup> Λείψανα, ἀπομεινάρια. — <sup>2</sup> Ἡ γνώμη. — <sup>3</sup> Ἡ ἔκβασις. — <sup>4</sup> Estomac, στόμαχος. Ἐνταῦθα στήθος. — <sup>5</sup> Ὅπως τοῦτο γίνῃ ν' ἀποθάνωσι δηλαδή. — <sup>6</sup> Δὲν ἔμενε πλέον ἢ νὰ ὑπακούσωσιν. Ἐδεῖ λοιπὸν νὰ ὑπακούσωσιν. — <sup>7</sup> Ἐχαίρεν ἐνδομύχως. — <sup>8</sup> Οἱ γραφεῖς. — <sup>9</sup> Οἱ ἐπὶ τῆς τραπέζης τοῦ ἡμεῶ-  
νος ἀξιωματικοί, οἱ τὰ περὶ τὴν τραπέζαν τοῦ βασιλέως ὑπηρετοῦντες.  
Ψηφιοποιήθηκε ἀπὸ τὸ Ἰνστιτούτο Ἑκπαιδευτικῆς Πολιτικῆς

créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers; les queues de cheval<sup>1</sup> flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla, Alla* se faisaient entendre<sup>2</sup> de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti<sup>3</sup> de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui: « Eh quoi! mes amis leur dit-il en propres « mots<sup>4</sup>, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans dé-  
« fense? vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cent  
« mille Russes, quand ils vous ont crié *amman* (pardon),  
« avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de  
« nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que  
« vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes  
« amis, il ne demande que trois jours et les ordres du Sul-  
« tan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même; les janissaires jurèrent sur leurs barbes<sup>5</sup> qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut: les janissaires, loin d'obéir<sup>6</sup>, menacèrent de se jeter sur leurs chefs si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée<sup>7</sup> le bacha n'eut à opposer que la patience.

<sup>1</sup> Οὐραὶ ἵππων. Σημεῖον ἀξίας τῶν στρατῶν τῆς Τουρκίας, τουρκιστὲ τοῦχι. — <sup>2</sup> Ἀντήχου. — <sup>3</sup> Ἀποφασίζει. — <sup>4</sup> Αὐταῖς λέξεσι. — <sup>5</sup> Ὡμοσαν εἰς τὰς γενειάδας αὐτῶν. Ὁ ἱερῶτατος παρὰ Τούρκους ὄρκος. — <sup>6</sup> Μικρὰν τοῦ ἡφίππου ἰσχυρίαν. — <sup>7</sup> Ἀπροσδόκητος.

Il feignit<sup>1</sup> d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender<sup>2</sup>. Le khan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le bacha, qui ne prétendait<sup>3</sup> pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre<sup>4</sup> le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires<sup>5</sup>, persuada au khan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, rassembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du Sultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient<sup>6</sup> qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit<sup>7</sup> à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza<sup>8</sup>, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Crothusen et au chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein<sup>9</sup> de servir de fidèles gardes au roi; et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait

<sup>1</sup> Ἀόρ. τοῦ ῥήματος feindre, προσποιουμαι. — <sup>2</sup> Πόλις καὶ φρούριον τῆς Βεσσαραβίας, παρὰ τὸν Δνεστόν. — <sup>3</sup> Δὲν ἤθελε. — <sup>4</sup> Νὰ συλλάβωσι. — <sup>5</sup> Γενίτσαροι. Οὗτοι ἀπέτλουν τὸ πεζικὸν κυρίως τοῦ στρατοῦ μέρος καὶ ἦσαν (ἠξίουν δηλαδὴ ὅτι εἶναι καὶ ἀπῆτουν νὰ ᾤναι) δικαιοματικῶς οἱ φρουροὶ τῆς πρωτεύουσας καὶ σωματοφύλακες ἄμεσοι τοῦ Αυτοκράτορος (Σχ. Βυζ.). — <sup>6</sup> Ποῖον μέσον δὲν ἔχ μετεχειρίζετο. — <sup>7</sup> Ἀναγκασθῆ. — <sup>8</sup> Βάρνιτσα, πόλις τῆς Βεσσαραβίας. — <sup>9</sup> Ἐπὶ τῷ σκοπῷ.

fait tenir<sup>1</sup> secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses<sup>2</sup> : il mandait<sup>3</sup> au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels<sup>4</sup> ; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps, et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie<sup>5</sup> des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource<sup>6</sup>.

16) Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur : il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : « Ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse : » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai<sup>7</sup>, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

<sup>1</sup> Τῷ διεβίβασε. — <sup>2</sup> Πουγγίτζι. Πουγγίτζιον ποσότης 500 χρυσίων ἐν Τουρ-  
χίτζι. Πουγγίτζιον ἀργυροῦν, ποσότης 500 διατήλων· πουγγίτζιον χρυσοῦν, 3,000  
διατήλων. — <sup>3</sup> Ἀνεκοίνου. — <sup>4</sup> Ἦσαν πραγματικώταται. — <sup>5</sup> Διὰ τὸ μέσον.  
— <sup>6</sup> Ἄνευ ἐλπίδος διαρθώστας. — <sup>7</sup> Ἄνευ ἀναβολῆς.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens ; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer ; les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardoff et Sparre : voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers ; « Allons défendre la maison ; nous combattons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*<sup>1</sup>. »

Aussitôt il galopé avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifié du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid et en plaisantant se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve<sup>2</sup> d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats<sup>3</sup> d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché

<sup>1</sup> Ὑπὲρ βωμῶν καὶ ἐσπιῶν. — <sup>2</sup> Ἐκτός. — <sup>3</sup> Δουκάτον, νόμισμα χρυσοῦν 10-12 φράγκων.

son habit, en cas<sup>1</sup> qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton<sup>2</sup> sur le visage ; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait<sup>3</sup>, suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade<sup>4</sup> avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre<sup>5</sup>, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartemens. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, » dit-il ; et se mettant à la tête de son monde<sup>6</sup>, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher<sup>7</sup> ; il entre et fait feu<sup>8</sup> sur ceux qui pillaient. *ήγρημένον*

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre ou se retirent jusque dans les caves : le roi, profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne furent point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janis-

<sup>1</sup> Ἐν ἡ περιπτώσει. — <sup>2</sup> Τοφέκιον βραχὺ ἰδίως τῶν ἰππέων. — <sup>3</sup> Ταχύς ὡς βέλος. — <sup>4</sup> Τὴν φράττουσι, τὴν ὀχυροῦσι. — <sup>5</sup> Θαλαμηπόλους. — <sup>6</sup> Ἠγούμενος τῆς ἀκολουθίας του. — <sup>7</sup> Τὴν φέρουσαν εἰς τὸν κοιτῶνά του. — <sup>8</sup> Πυροβολεῖ. Ψηφιοποιήθηκε ἀπὸ τὸ Ἰνστιτούτο Ἐκπαιδευτικῆς Πολιτικῆς

saires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*<sup>1</sup>. « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes ; une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant<sup>2</sup> sur cette multitude de Turcs dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le Khan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie<sup>3</sup>, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos<sup>4</sup> de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre<sup>5</sup>. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi était consumé ; la grande salle, où les Sué-

<sup>1</sup> Λέξις τουρκική σημαίνουσα έλεος. — <sup>2</sup> Σχεδόν κατά σκοπού, εκ τοῦ συστάθην. — <sup>3</sup> Νῆ συλλέθωσι τὸν βασιλέα ζῶντα. — <sup>4</sup> Ἐκριναν δόν. — <sup>5</sup> Νῆ παραδοθῆ.

dois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même ; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire<sup>1</sup> que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu<sup>2</sup> ; qu'il fallait faire une sortie<sup>3</sup>, gagner cette maison et s'y défendre : « Voilà un vrai Suédois, » s'écria le roi ; il embrassa ce garde et le créa colonel<sup>4</sup> sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient, avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux<sup>5</sup> en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups<sup>6</sup> à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil<sup>7</sup>, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes<sup>8</sup>, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons<sup>9</sup> et tomba ; vingt-et-un janissaires se jettent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée

<sup>1</sup> Τῷ ἐπῆλθεν εἰς τὸν νοῦν νὰ εἴπῃ. — <sup>2</sup> Ἀντίτειχεν εἰς τὸ πῦρ. — <sup>3</sup> Νὰ ποιεῖωσιν ἔξοδον. — <sup>4</sup> Τῷ ἀπένευμε τὸν βαθμὸν συνταγματάρχου. — <sup>5</sup> Ἐφορμῶντις κατ'αὐτῶν. — <sup>6</sup> Ἐποροδόγησε δις. — <sup>7</sup> Ριπή ὀφθαλμοῦ. — <sup>8</sup> Ἐφεν ὑποδήματα ὑψηλά. — <sup>9</sup> Συνεποδίσθη εἰς τοὺς πτεριστήρας αὐτοῦ.

pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmenèrent au quartier<sup>1</sup> du bacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament<sup>2</sup>, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre firent place<sup>3</sup> tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience<sup>4</sup>; pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Alla* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva<sup>5</sup> cet étrange événement, qui eut encore des suites<sup>6</sup> singulières.

---

<sup>1</sup> Στρατηγεῖον. — <sup>2</sup> Κράσις, χαρακτήρ. — <sup>3</sup> Ὑπεχώρησαν. — <sup>4</sup> Ἄνυπομονησίαι; ἀγανακτισέως. — <sup>5</sup> Συνέβη. — <sup>6</sup> Ἐπικολουθήματα.

# DIDEROT

Ὁ Diderot, εἰς τῶν μεγίστων φιλοσόφων τοῦ παρελθόντος αἰῶνος, ἐγεννήθη ἐν Langres τῷ 1713, ἀπέθανε δὲ τῷ 1783. Ἦν ὁ κορυφαῖος τῶν ἐγκυκλοπαιδικῶν, καὶ κυριώτατος συνεργάτης τῆς Μεγάλης ἐγκυκλοπαιδείας τοῦ 18' αἰῶνος, τοῦ κολοσσιαίου φιλολογικοῦ καὶ ἐπιστημονικοῦ μνημείου, ὅπερ παρωμοιάσθη ἡφαιστείῳ, ἀφθόνους ἀναπέμφσαν φλόγας καὶ ταχέως εἶτα κατασβεσθέν. Θεωρεῖται δὲ διὰ τοῦτο, ὡς εἰς τῶν προδρόμων τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως. Ἐκ τῶν πολλῶν αὐτοῦ ἔργων διακρίνονται τὰ μυθιστορήματά του, ἐν οἷς πρωτεύουσιν κατέχουσι θέσιν ὁ « ἀνεψιὸς τοῦ Ῥαμῶ » (Le neveu de Rameau) καὶ ἡ « Μοναχὴ » (La Religieuse), καὶ αἱ περὶ γραφικῶν ἐκθέσεων κρίσεις αὐτοῦ (Les Salons), δι' ὧν ἀνεδείχθη ἔξοχος τεχνολογικῆς.

## MONTESQUIEU ET CHESTERFIELD

Le président de Montesquieu<sup>1</sup> et milord<sup>2</sup> Chesterfield<sup>3</sup> se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie<sup>4</sup>. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement<sup>5</sup>, aussi la liaison<sup>6</sup> entre eux fut-elle rapide. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives<sup>7</sup> des deux nations. Le lord accordait au président<sup>8</sup> que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais disait qu'en revanche<sup>9</sup> ils n'ont pas le sens commun<sup>10</sup>. Le président en convenait; mais il n'y avait pas de comparaison possible entre l'esprit et le bon sens<sup>11</sup>. La dispute durait déjà depuis plusieurs jours. Ils étaient à Venise; le président se répandait beaucoup<sup>12</sup>, al-

<sup>1</sup> Εἰς τῶν ἀρίστων γάλλων συγγραφέων, γεννηθεὶς τῷ 1689 ἀποθανὼν τῷ 1755. Ἀμιλλᾶται πρὸς τὸν Τάκιτον διὰ τὴν ἀκρίθειαν καὶ τὴν δύναμιν τοῦ ὕφους.—<sup>2</sup> Λέξις ἀγγλικῆ ὑποσημασμένη, ἐν τῷ λαλεῖν, τῶν ὁμοτίμων τῆς Ἀγγλίας.—<sup>3</sup> Ἐχρημάτισεν ἀλληλοδιαδόχως μέλος τῆς Βουλῆς τῶν Κοινοτήτων καὶ τῆς τῶν Λόρδων, διακριθεὶς ἐπὶ πειστικῇ εὐγλωττίᾳ. Στενὴ φιλία συνέδεν αὐτὸν μετὰ τοῦ Βολταίρου καὶ τοῦ Montesquieu.—<sup>4</sup> Ταξιδεύοντες ἀμφότεροι εἰς Ἰταλίαν.—<sup>5</sup> Οἱ ἄνθρωποι οὗτοι ἦσαν πλασμένοι ὅπως ταχέως συνδεθῶσι διὰ φιλίας.—<sup>6</sup> Σχέσις, φιλία.—<sup>7</sup> Πλεονεκτηήματα.—<sup>8</sup> Ἀπεδέξατο τὴν γνώμην τοῦ προέδρου.—<sup>9</sup> Ἀφ' ἑτέρου.—<sup>10</sup> Κοινὸν νοῦν.—<sup>11</sup> Εὐθυκρισίαν.—<sup>12</sup> Ἐσχετίζατο μετὰ πολλῶν.

lait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre<sup>1</sup> des observations qu'il avait faites.

Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré<sup>2</sup>, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit: «Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme il m'arrive<sup>3</sup> aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête<sup>4</sup>, et vous en avez tenu<sup>5</sup> plus de mille. Les inquisiteurs d'État<sup>6</sup> ont les yeux ouverts sur votre conduite; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine<sup>7</sup> qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite<sup>8</sup>. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense, de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prit, de ne me pas dénoncer.» Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation.

Son premier mouvement<sup>9</sup> fut d'aller bien vite à son secrétaire<sup>10</sup>, de prendre ses papiers, et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra. Il

<sup>1</sup> Ἐσημείωνε. — <sup>2</sup> Ἐἶχεν ἐπιστρέψει οἴκαδε. — <sup>3</sup> Ὡς μοι συμβαίνει. — <sup>4</sup> Τιμωρεῖται διὰ θανάτου. — <sup>5</sup> Ὑμεῖς δὲ εἴπετε. — <sup>6</sup> Ἀνώτατοι λειτουργοὶ τοῦ Κράτους εἰς Ἑνετίαν, ἐπιτετραμμένοι τὴν ἀνακάλυψιν τῶν συνωμοσιῶν. <sup>7</sup> Ἦσαν τρεῖς τοιοῦτοι, ἀπόλυτον περιβεβλημένοι ἐξουσίαν. Ὁ περὶ τούτων θεσμὸς εἰσῆχθη ὑπὸ τοῦ ἀνωτάτου συμβουλίου μετὰ τὸν θάνατον τοῦ δόγου Αἰθουσίνου Βαρβαρέγου τῷ 1501. — <sup>8</sup> Γνωρίζω μετὰ θετικότητος. — <sup>9</sup> Κατ' οἶκον ἔβρισαν. — <sup>10</sup> Πρῶτον πρᾶγμα τὸ ὅποιον ἔλαβε. — <sup>11</sup> Γραφεῖον.

n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste<sup>1</sup> pour trois heures du matin; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : «Voilà qui est bien<sup>2</sup>, mon président; mais remettons-nous pour un instant<sup>3</sup>, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée<sup>4</sup>.— Vous vous moquez ! lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil<sup>5</sup>.— Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira<sup>6</sup>, l'amour de la patrie n'inspire point de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami? — Non. — Il était mal vêtu? — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu<sup>7</sup> pour prix de son avis? — Oh ! pas une obole<sup>8</sup>. — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit? — Ma foi, je l'ignore... Des inquisiteurs eux-mêmes. — Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour s'en approcher. — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient. — A d'autres<sup>9</sup> ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend, et que vous le défériez<sup>10</sup>, si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti !

<sup>1</sup> Ταχυδρομικὴν ἄμαξαν. — <sup>2</sup> Πάγει καλά. — <sup>3</sup> Ἄς συνέλθωμεν (ἐκ τοῦ τρόμου) πρὸς στιγμήν. — <sup>4</sup> Ἡρέμα. — <sup>5</sup> Κρέμαται ἀπὸ μίαν κλωστήν. — <sup>6</sup> Γάλλος ὅσον ἀγαπάτε, δηλ. ὅσον πατριώτης καὶ ἀν ἥματι. — <sup>7</sup> Κανέν σκουδάκι. — <sup>8</sup> Οὔτε ὀβολόν. — <sup>9</sup> Ἄλλου εἰπέ τα. — <sup>10</sup> Νῆ τὸν καταγγέλλης.

Chanson<sup>1</sup> que tout cela, mon ami. — Mais qu'est-ce donc que ce peut être? — Je le cherche, mais inutilement.»

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles<sup>2</sup>, et le président persistant à déloger au plus vite, milord Chesterfield se promène un peu, se frotte le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, puis s'arrête tout court<sup>3</sup>, et dit: «Président, attendez; mon ami, il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... — Eh bien! cet homme? — Si cet homme... oui, cela pourrait bien être<sup>4</sup>; cela est même, je n'en doute plus. — Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. — Si je le sais! oh! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par... — Épargnez, s'il vous plait<sup>5</sup>! — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit<sup>6</sup>; car avec du sens commun... — Ah! scélérat<sup>7</sup>, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué<sup>8</sup>! Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé!»

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tint sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit: «Ah! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y a en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens.»

<sup>1</sup> Παραμύθια. — <sup>2</sup> Εξήντησαν πάσας τὰς δυνατὰς εἰκασίας. — <sup>3</sup> Σταματῶ διὰ μιᾶς. — <sup>4</sup> Πιθανὸν νὰ ᾖναι. — <sup>5</sup> Φείσθητε, παρακαλῶ. — <sup>6</sup> Μία οὐγκία κοινοῦ νοῦ εἶναι προτιμωτέρα ἑκατὸν λιτρῶν εὐφυΐας. — <sup>7</sup> Κακοῦργος. — <sup>8</sup> Τί μοῦ ἐκκάτηρες!

# FÉNÉLON

Ὁ François Salignac de la Mothe-Fénélon, γεννηθὴ τῷ 1651 ἐν Ηε-  
ριγῶρῃ, ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Καμεράκου (Cambrai) καὶ παιδαγωγὸς τοῦ δου-  
κῆς τῆς Βουργουνδίας, ἐγγόνου Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ'. Συνέγραψε τὸν «Τηλέ-  
μαχον», «Νεκρικοὺς διαλόγους», κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Λουκιανοῦ, καὶ ποι-  
κίλα ἄλλα φιλοσοφικὰ καὶ θεολογικὰ ἔργα. Ἀπέθανεν ἐν Cambrai τῷ 1715.

## LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

### Télémaque aux Champs-Élysées.

C'est dans ce lieu<sup>1</sup> qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffraient, dans le Tartare, des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée<sup>2</sup>, aussi<sup>3</sup> les bons rois jouissaient, dans les Champs-Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages<sup>4</sup> odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris<sup>5</sup> : mille<sup>6</sup> petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble<sup>7</sup> les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas<sup>8</sup>, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule<sup>9</sup> ; là, jamais les noirs aquilons<sup>10</sup> n'osèrent souffler, ni faire sentir les ri-

<sup>1</sup> Εἰς τὰ Ἥλύσια, ὅπου μεταβαίνει ἡδὴ ὁ Τηλέμαχος. — <sup>2</sup> Ἰδιωτικῇ —

<sup>3</sup> Οὕτως. — <sup>4</sup> Ἄλλως ἀνεπιμέλητον· τὸ περιποιημένον λέγεται bosquet. —

<sup>5</sup> Ἀείποτε ἀνανεουμένης καὶ ἀνθοῦσης. — <sup>6</sup> Μυρία. — <sup>7</sup> Ἐν ταύτῃ. — <sup>8</sup> Ἐα-  
ρινὰ ἄνθη φυόμενα ὑπὸ τὰ βήματα (τῶν ἐκεῖ δικαιομένων). — <sup>9</sup> Κυνικὰ κλύ-  
ματα. — <sup>10</sup> Ὁ ζοφτὸς βορέας. Aquilon ποιητ. ἀντὶ le vent du Nord.

guez de l'hiver. Ni la guerre altérée<sup>1</sup> de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées<sup>2</sup> dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour<sup>3</sup> des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres<sup>4</sup>; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière: elle pénètre<sup>5</sup> plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal: elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que ces hommes bien heureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre<sup>6</sup>; elle les pénètre et s'incorpore<sup>7</sup> à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices<sup>8</sup> comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière<sup>9</sup> pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs desirs sont rassasiés<sup>10</sup>, et leur plénitude<sup>11</sup> les élève au dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre: toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parceque le comble de leur félicité, qui vient du dedans<sup>12</sup>, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils

<sup>1</sup> Διψῶσα. — <sup>2</sup> Ἐχίδνας περιλιγμένας. — <sup>3</sup> Διαχέεται περί. — <sup>4</sup> Εἶναι σκότος παραβαλλόμενον πρὸς τὸ φῶς τῶν ἠλυσίων. — <sup>5</sup> Διαπερῆ. — <sup>6</sup> Ἐξέρχεται ἀπ' αὐτῶν καὶ εἰσέρχεται. — <sup>7</sup> Ἐνσωματοῦται. — <sup>8</sup> Ἄβυσσον ἡδονῶν, ἀνοσκόλοιστον ἡδονῆν. — <sup>9</sup> Ἡ ἀπόλαυσις αὐτῆ τοῦ φωτός. — <sup>10</sup> Κορέννεται. — <sup>11</sup> Πλήρης ἀπόλαυσις. — <sup>12</sup> Ἐκ τῶν ἐνδομύχων συναισθημάτων αὐτῶν.

sont tels que les dieux<sup>1</sup>, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines<sup>2</sup>, que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts<sup>3</sup> couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues<sup>4</sup>, seraient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien<sup>5</sup> leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre<sup>6</sup> ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte<sup>7</sup> : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement<sup>8</sup> de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère<sup>9</sup>, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; elle ne languit<sup>10</sup> un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent<sup>11</sup> : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils dé-

<sup>1</sup> Ως εἰ θεοί. — <sup>2</sup> Προξενουσι συνήθως ποσαύτας λύπας. — <sup>3</sup> Τῶν κορυφῶν αὐτῶν. — <sup>4</sup> Διασχίζουσι τὰ νέφη ( τοσοῦτον εἰσὶν ὕψηλαί). — <sup>5</sup> Κατ' οὐδὲν ταράττει. — <sup>6</sup> Τὸ φιλοπαίγμον. — <sup>7</sup> Ὑπερουφραίνει αὐτούς. — <sup>8</sup> Ἐκστασιῶν. — <sup>9</sup> Ἦτις διαφύγει μετ' ὀλίγον τὴν μητέρα' δὲν διακρίει ἐπὶ πολὺ. — <sup>10</sup> Δὲν ἐξασθενεῖ. — <sup>11</sup> Δισθάνονται.

plorent<sup>1</sup> ; ils repassent<sup>2</sup> avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent<sup>3</sup> des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits comme par la main à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le<sup>4</sup> seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux<sup>5</sup> dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement<sup>6</sup> divin les siècles coulent<sup>7</sup> plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes<sup>8</sup>, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée<sup>9</sup> d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis<sup>10</sup> ; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver<sup>11</sup> dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité qu'il eût voulu y<sup>12</sup> trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la

<sup>1</sup> Τῆς ἄλλοτε καταστάσεως αὐτῶν, ἣν οἰκτεῖρουσι. — <sup>2</sup> Ἀναπολοῦσι. —

<sup>3</sup> Χεῖμαρος· πληθος. — <sup>4</sup> Αἰσθάνονται, ὅτι θά' ἦναι τοῦτο πάντοτε, θά' ἦναι πάντοτε τοιοῦτοι, εὐτυχεῖς. — <sup>5</sup> Πλημμυρίς καὶ ἀμπωτίς. — <sup>6</sup> Ἐκστασις. —

<sup>7</sup> Παρέρχονται. — <sup>8</sup> Ἀρχοῦσιν ἐν ἑαυτοῖς. — <sup>9</sup> Δανεία. — <sup>10</sup> Ζοφώδεις μέριμναι. — <sup>11</sup> Εἶχε φοβηθῆ μὴ τὸν εὖρη ἐκεῖ, μὴ εἶχεν ἀποθάνει. — <sup>12</sup> Ὅσα

θά' ἐπιθύμει νὰ εὕρισκεν ἐκεῖ τὸν Ὀδυσσεύα.

véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort<sup>1</sup>. Mais ce qui l'étonnait c'était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs-Elysées<sup>2</sup>; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très rares; et la plupart sont si méchans que les dieux ne seraient pas justes si, après avoir souffert<sup>3</sup> qu'il aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort: c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse; car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs<sup>4</sup>, au moment où ils sont introduits dans les champs Elysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens<sup>5</sup>.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit le vieillard, de ne me point reconnaître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partit pour aller au siège de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice: dès lors

<sup>1</sup> Ἡ ἰδική μας ζωὴ εἶναι θάνατος.

— « Τίς οἶδ' εἰ ζῆν μὲν ἔστι· καθύπερθε, τὸ δὲ

καθύπερθε ζῆν ἐν τοῖς κάτω νομίζεται. »

(Εὐριπίδης).

<sup>2</sup> Ὅτι ἔβλεπε τόσοσὺ βασιλεῖς εἰς τὰ Ἥλύσια. — <sup>3</sup> Ἀφοῦ ἠνέχθησαν.

<sup>4</sup> Ἐσχατογήρους. — <sup>5</sup> Ἀμυχανῶν καὶ διαπορῶν.

j'ai conçu de toi<sup>4</sup> de grandes espérances ; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que<sup>5</sup> les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux t'aiment, et te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux ; il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison<sup>3</sup> dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu<sup>4</sup>, jouit encore de la lumière<sup>5</sup>, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi, les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui, le soir, sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose<sup>6</sup>. Tu te verras changer insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie<sup>7</sup>, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi<sup>8</sup> ; et le présent qui s'enfuit est

<sup>1</sup> Εἶχον συλλάβει· περί σοῦ. — <sup>2</sup> Que ἀντὶ puisque, διότι. — <sup>3</sup> Εἶναι προωρισμένος ὅπως ἀνορθώσει τὸν οἶκόν ἡμῶν. — <sup>4</sup> Τὸ βάρος τῶν ἐτῶν τὸν καταέβαλε. — <sup>5</sup> Ἀπολαμβάνει· εἰσέτι τοῦ φωτός· ζῆ εἰσέτι. — <sup>6</sup> Ἦτις· ὅτι ξηρανθῆσθεὶς σχεδὸν ἅμα ἀνθῆσθαι. — <sup>7</sup> Ὅτι στερεώσει ἐν τῇ καρδίᾳ σου τὴν πηγὴν τῆς χαρᾶς. — <sup>8</sup> Δὲν εἶναι μακρὸν σοῦ τὸ ἐπερχόμενον τοσοῦτον ταχέως.

déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi<sup>1</sup> dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.

Tu reverras enfin ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui; mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! Quand on la regarde de loin on ne voit que grandeur, éclat et délices; mais de près<sup>2</sup>, tout est épineux. Un particulier<sup>3</sup> peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions<sup>4</sup> pénibles du gouvernement: il se doit<sup>5</sup> à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même<sup>6</sup>: ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie<sup>7</sup>, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles: il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feraient s'ils n'étaient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse; arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paraissait animé d'un feu divin, et montrait à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disait-il, pour se contenter soi-même, c'est une

<sup>1</sup> Ἐμμενε. — <sup>2</sup> Mais de près... (Ἵπνοεῖται: quand on la regarde de près, θεωρουμένης ἐκ τοῦ πλησίον), πάντα εἰσὶν ἀκανθώδη. — <sup>3</sup> Ἰδιώτης. — <sup>4</sup> Λειτουργίας. — <sup>5</sup> Ὁφείλει ν' ἀφιεροῖ ἑαυτόν. — <sup>6</sup> Νὰ φροντίῃ περὶ ἑαυτοῦ. — <sup>7</sup> Τὰ ἐπιζυγοῦσιν αὐτῶν ἐλαχίστων σφαλμάτων του εἰσὶ μέγιστα.

monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte<sup>1</sup>, ses paroles entraient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravaient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain des figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité<sup>2</sup>. Ces sages paroles étaient comme une flamme subtile<sup>3</sup> qui pénétrait dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentait ému et embrasé : je ne sais quoi de divin semblait fondre son cœur<sup>4</sup> au dedans de lui<sup>5</sup>. Ce qu'il portait dans la partie la plus intime de lui-même le consumait secrètement ; il ne pouvait ni le contenir<sup>6</sup>, ni le supporter, ni résister à une si violente impression : c'était un sentiment vif et délicieux, qui était mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyait même se ressouvenir<sup>7</sup> confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsque Ulysse partit pour le siège de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux : il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassements comme un songe trompeur se dérobe<sup>8</sup> à l'homme qui croit en jouir ;

<sup>1</sup> Οὕτω. — <sup>2</sup> Τῶν ἀπωτάτων μελλουσῶν γενεῶν. — <sup>3</sup> Φλόξ λεπτή καὶ διαπεραστική. — <sup>4</sup> Μαλασσομένην τὴν καρδίαν του. — <sup>5</sup> Ἐν τοῖς ἐνδομύχοις αὐτοῦ. — <sup>6</sup> Νὰ συνίχη αὐτό. — <sup>7</sup> Ὅτι ἀνεμνήσκειτο. — <sup>8</sup> Ὡς ὄνειρον ἀπάτηλόν ὑπακροῖται.

tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher<sup>1</sup>. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leurs siècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres, que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants.

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse<sup>2</sup>, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été si prompt, et si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Paris, et qui finit sa vie<sup>3</sup>. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne ; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes, sur lesquels il devait naturellement régner après

<sup>1</sup> Κατὰ μίμησιν τῶν ὑπὸ Ὀμήρου πεποιημένων περὶ Ὀδυσσείως ἐν Ἄδου. (Ὁδ. Α. 206 κ. ε.)

<sup>2</sup> Τῆς μὲν ἐρωρηθήην, ἔλεειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,  
Τῆς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῇ εἴκελον, ἧ καὶ ὄνειρον  
Ἐπτατ' ἔμοι δ' ἄχος ὄψ' ἔγενεακετο κήραθι μᾶλλον. »

<sup>3</sup> Πολυμήχανον. — <sup>3</sup> Ἐδωκε τέλος, εἰς τὴν ζωὴν του, τὸν θανάτωσε.

Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci<sup>1</sup> d'un homme fougueux, et plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques<sup>2</sup> ont accourci le fil de ses jours<sup>3</sup> ; il a été comme une fleur à peine éclosé que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avait vue naître<sup>4</sup>. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes<sup>5</sup>, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille<sup>6</sup> à abattre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon<sup>7</sup> et les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis<sup>8</sup> de laisser plus longtemps sur la terre ce jeune héros, qui n'y était propre<sup>9</sup> qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats ? Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur<sup>10</sup> d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croirait que tu voudrais lui insulter dans son malheur<sup>11</sup>, et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois, de cet autre côté, Hector, qui eût été invincible, si

<sup>1</sup> Εἰς τὴν διάκρισιν. — <sup>2</sup> Αἱ Μοῖραι. — <sup>3</sup> Συνέταμον, ἀπέκοψαν τὸ νῆμα τῆς ζωῆς του. — <sup>4</sup> Καθ' ἣν ἤνθησε. — <sup>5</sup> Ὡς ποιοῦνται χρῆσιν τῶν χειμάρρων καὶ τῶν καταγίδων. — <sup>6</sup> Μετεχειρίσθησαν τὸν Ἀχιλλέα. — <sup>7</sup> Ὁ Λαομέδων, βασιλεὺς τῆς Τρωάδος, πατὴρ δὲ τοῦ Πριάμου, εἶχεν ὑποσχεθῆ εἰς τὸν Ποσειδῶνα καὶ τὸν Ἀπόλλωνα, κτίσαντας τὰ τείχη τῆς πόλεως, μισθόν, ὃν μετὰ ταῦτα ἐπιόρκως ἤρνήθη. — <sup>8</sup> Θέτις, ἡ μήτηρ τοῦ Ἀχιλλέως. — <sup>9</sup> Κατάλληλος, ἱκανός. — <sup>10</sup> Ὑπέρ. — <sup>11</sup> Νῆα τὸν ὕβρισης ἐν τῇ δυστοχίᾳ του.

le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant, à la tête des Grecs, du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise. Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux : aussi ne sont-ils <sup>2</sup> que dans la seconde demeure des Champs Élysées.

Pour ceux-ci <sup>3</sup>, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux, pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats <sup>4</sup>, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels. Pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuisantes et vaines, ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfants : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni deux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins, plus de crainte ; tout est fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le

<sup>1</sup> "Εν ἑγκλήμα πῶσα ἄλλα ἐξ αὐτῶν διηλ. ἑγκλήματα συνεπάγεται. — <sup>2</sup> Ἡ ἀντωνομία ἔπεται τοῦ ῥήματος ἕνεκα τοῦ αὐτοῦ. — <sup>3</sup> Ὅσον ἀφορᾷ τούτους. — <sup>4</sup> Ἐχοντες τὸν νοῦν εἰς μόνας τὰς ἐριθίας καὶ τὰς μάχας αὐτῶν.

royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse ; les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait<sup>1</sup> les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs<sup>2</sup>, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrtes Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique<sup>3</sup>, et les unit par les liens de la société<sup>4</sup>. Il fut juste, humain, compatissant ; il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parcequ'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes<sup>5</sup>.

Il faut que je te montre aussi, dans cette petite vallée, Érichthon<sup>6</sup> qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue<sup>7</sup> de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévint l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disait-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous

<sup>1</sup> Δύναται γὰρ θάλασσαν. — <sup>2</sup> Νέα τείχη, ἀντὶ νέα πόλις, τὸ Ἄργος τὸ ὁποῖον συνέκτισε. — <sup>3</sup> Ἡμέρωσε τοὺς ἀγρίους ἰθαγενεῖς τῶν ὀρέων τῆς Ἀττικῆς. — <sup>4</sup> Διὰ τῶν δεσμῶν τῆς κοινωνίας. — <sup>5</sup> Ἦσαν ἀξιώτεροι τῶν τέκνων αὐτοῦ τῆς ἐξουσίας. — <sup>6</sup> Ἐριχθόνιος. — <sup>7</sup> Ἐπὶ σκοπῶν.

les rendiez <sup>1</sup> laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement de leurs peines : au lieu qu'elle se rend avare et ingrate <sup>2</sup> pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont <sup>3</sup> aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnayé <sup>4</sup>, il ne faut en faire aucun cas <sup>5</sup>, qu'autant qu'il est <sup>6</sup> nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays : encore serait-il à souhaiter <sup>7</sup> qu'on laissât tomber le commerce <sup>8</sup> à l'égard de <sup>9</sup> de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Ce sage Érichthon disait souvent : Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnaie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont <sup>10</sup> qu'à amollir et à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera <sup>11</sup> de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine et la source de tous les vrais biens <sup>12</sup> : mais les dieux sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même <sup>13</sup>. Enfin, quand Érichthon aperçut que l'argent corrompait les peuples, comme il l'avait prévu, il se retira de douleur <sup>14</sup> sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des

<sup>1</sup> Ἀρκεί νῦν καταστήσετε αὐτά. — <sup>2</sup> Γίνεται φειδωλή καὶ ἀχάριστος. — <sup>3</sup> Τὸ ρῆμ. satisfaire· ἐπαρκοῦσι. — <sup>4</sup> Νόμισμα. — <sup>5</sup> Περὶ οὐδενός ποιησθε. — <sup>6</sup> Εἴρη καθ' ὅσον εἶναι ἀναγκαῖον. — <sup>7</sup> Ἐὐκτατον θὰ ἦτο. — <sup>8</sup> Νῦν ἐκλείψη τὸ ἐμπόριον. — <sup>9</sup> Ὡς πρὸς. — <sup>10</sup> Ταῖνοσι μόνον πρὸς. — <sup>11</sup> Ἐμποιήσει ἀποστροφῆν πρὸς. — <sup>12</sup> Ἀληθῶν ἀγαθῶν. — <sup>13</sup> Καθ' ἑαυτὴν ὠφέλιμον. — <sup>14</sup> Ἐκ θλίψεως ἀπεχώρησε.

hommes, jusqu'à une extrême vieillesse<sup>1</sup>, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paraître<sup>2</sup> dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès<sup>3</sup> avait enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que<sup>4</sup> les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoraient la perfection du labourage ; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse<sup>5</sup> à tous les peuples qui auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à<sup>6</sup> un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein ; bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes, les jaunes épis qui couvraient les campagnes : les peuples même sauvages et féroces, qui couraient épars çà et là<sup>7</sup> dans les forêts d'Épire et d'Étolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, et se soumirent à des lois<sup>8</sup> quand ils eurent appris à faire croître<sup>9</sup> des moissons et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir<sup>10</sup> aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture<sup>11</sup> les fit souvenir<sup>12</sup> des sages conseils d'Erichthon ; il méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles<sup>13</sup>, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent<sup>14</sup> de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent<sup>15</sup> du travail où ils trouveraient<sup>16</sup> tous les biens

<sup>1</sup> Ἐσχάτου γήραος. — <sup>2</sup> Ἐπεφάνη. — <sup>3</sup> Δημήτηρ. — <sup>4</sup> Οὐχὶ ὄτι· ναὶ μὲν ἐγίνωσκον καὶ ἄλλας κτλ. — <sup>5</sup> Τὰ δῶρα τῆς θεᾶς (τῆς Δημήτρος). — <sup>6</sup> Ἐπιδοθῶσι. — <sup>7</sup> Διασπαρμένοι ἐδῶ καὶ ἐκεῖ. — <sup>8</sup> Ὑπετάγησαν εἰς νόμους. — <sup>9</sup> Ἐργαζόμενοι νὰ παράγωσι. — <sup>10</sup> Κατέδειξε. — <sup>11</sup> Συνέπεται τῇ γεωργίᾳ. — <sup>12</sup> Ὑπέμνησεν αὐτοῖς. — <sup>13</sup> Τεχνητὰ πλοῦτη, τὰ μὴ προερχόμενα ἐκ τῆς γεωργίας. — <sup>14</sup> Τοὺς ἐμβάλλουσιν εἰς πειρασμόν. — <sup>15</sup> Ἀπομακρύνουσιν αὐτοῖς. — <sup>16</sup> Εἰς ἣν ἐργασίαν θὰ εὕρισκον.

réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étaient demeurés fermes<sup>1</sup> dans ces maximes si propres<sup>2</sup> à les rendre puissans, libres, heureux et dignes de l'être par une solide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils, tu règneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'appliquent, et de ne souffrir point<sup>3</sup> que les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que<sup>4</sup> dans les combats qu'un doux printemps est audessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte<sup>5</sup> il aperçut que Télémaque avait toujours les yeux arrêtés<sup>6</sup> du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé<sup>7</sup> de violettes, de roses, de lis et de plusieurs autre fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celles d'Iris quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'était le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il était mille fois plus majestueux qu'il ne l'avait jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortaient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étaient éblouis. A le voir on

<sup>1</sup> Ἐἶχον ἐμμένειν σταθεροί. — <sup>2</sup> Εἰς τὰ παραγέγλυματα ταῦτα, τὰ τοσοῦτον κατάλληλα. — <sup>3</sup> Νὰ μὴν ἀνέχῃσιν. — <sup>4</sup> Διέπρῃσαν μόνον εἰς. — <sup>5</sup> Ὁμίλει οὕτως. — <sup>6</sup> Προσηλωμένους. — <sup>7</sup> Εἰς οὗ τὰς ὄχθας ἐφύοντο.

eût cru<sup>1</sup> qu'il était enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avait mis dans un transport au dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnais, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'y ai vu<sup>2</sup> il n'y a pas longtemps<sup>3</sup>.

Le voilà, répondit Arcésius, et tu vois par son exemple combien les dieux sont magnifiques<sup>4</sup> à récompenser les bons rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui était destinée si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion<sup>5</sup> de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville<sup>6</sup>. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire<sup>7</sup> par la vaine gloire des conquérants ; il subjuga, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte il trouva que son frère s'était emparé de la royauté, et avait altéré<sup>8</sup> par un gouvernement injuste les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à<sup>9</sup> troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char<sup>10</sup> les plus superbes d'entre les rois<sup>11</sup> qu'il avait vaincus. Dans la suite<sup>12</sup> il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs états et contre eux-mêmes en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste<sup>13</sup> et si bienfaisant ; et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avaient préparée.

<sup>1</sup> Βλέπων τις αὐτὸν θὰ ἐνόμιζεν. — <sup>2</sup> Ὃν εἶδον ἐκεῖ. Ὁ συγγραφεὺς πλάττει τὸν Τηλέμαχον, πρὸ τῆς καθόδου τοῦ εἰς Ἄβου, περιηγούμενον τὴν Αἴγυπτον, ὅπου εἶδε τὸν Σέσωστριν. — <sup>3</sup> Οὐχὶ πρὸ πολλοῦ. — <sup>4</sup> Γενναϊόδομοι. — <sup>5</sup> Τὸ πάθος, ἡ ἀποδρᾶ ἐπιθυμία. — <sup>6</sup> Νὰ κυριεύσῃ τὴν πόλιν του. — <sup>7</sup> Ἐσαγγηνέθη. — <sup>8</sup> Διάστρεψε. — <sup>9</sup> Ἐγησίμεισαν μόνον. — <sup>10</sup> Ἐξέσεν εἰς τὸ ἄρμα του. — <sup>11</sup> Τοὺς λαμπροτάτους βασιλεῖς. — <sup>12</sup> Μετὰ ταῦτα. — <sup>13</sup> Τοῦτου ἕνεκα ἐξέπεσαν ἐκ τῆς θόξης βασιλεὺς κατὰ τὰλλα δικαιοτάτος.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paraît si éclatante<sup>1</sup>? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua<sup>2</sup> pour son peuple dans une bataille, parceque l'oracle avait dit que dans la guerre des Cariens et des Lyciens la nation dont le roi périrait serait victorieuse.

Considère cet autre; c'est un sage législateur<sup>3</sup>, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient jamais aucune de ces lois pendant son absence; après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère pour obliger, son peuple, par son serment, à garder à jamais<sup>4</sup> des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme<sup>5</sup>, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravagea la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres<sup>6</sup> les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère en payant par sa mort<sup>7</sup> pour tant de milliers d'hommes innocens. Les dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Bélus: il régna en Egypte; et il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux<sup>8</sup>, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire; Egyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple<sup>9</sup> et par l'amour de ses sujets pour lui que par tous les tributs<sup>10</sup> qu'il aurait pu leur

<sup>1</sup> Τοσοῦτω λαμπρά. — <sup>2</sup> Ἐδείξεν ἀφοσίωσιν ὑπὲρ τοῦ λαοῦ του, ἐθυσίασθη. — <sup>3</sup> Ὑπαινίσσεται τὸν Λυκοῦργον, κατ'ἀναγκασμόν, ὡς ἀνωτέρω ἀποδοῖδε τῷ Διοκλεῖδῃ τὴν αὐταπαρησίαν τοῦ Κρόδρου διὰ τὴν ἀναφέρει τὰ δύο ταῦτα λαμπρά δείγματα πατριωτισμοῦ εἰς τὴν ἀρχαίαν Ἑλλάδα. — <sup>4</sup> Ἐσαεί. — <sup>5</sup> Ὀνομα πεπλασμένον ὑπὸ τοῦ Φεναλῳνος, ὁπ'οὐδενὸς δὲ τῶν παλαιῶν συγγραφέων μνημονεύμενον. — <sup>6</sup> Ἐκάλυπτε διὰ νέων σκιῶν ἔστιλλε πολλοὺς εἰς τὸν Ἄδην. — <sup>7</sup> Κα' ἐξαγοράσῃ διὰ τοῦ θανάτου του τὴν σωτηρίαν τῶσων. — <sup>8</sup> Ὑπαινίσσεται τὸν Νεῖλον, οὗτινος ἀπ' πηγῶν δὲν ἦσαν γνωσταί. — <sup>9</sup> Ἐν ἧ ἔθιπε τὸν λαόν του, δηλαδὴ ἦν ἐχρηρῆται εἰς τὸν λαόν του. — <sup>10</sup> Φόρους.

imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent<sup>1</sup>, mon fils ! et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort<sup>2</sup> : les noms seulement sont changés. Plaise au dieux<sup>3</sup> de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il en est temps<sup>4</sup>, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que<sup>5</sup> tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie<sup>6</sup> ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor<sup>7</sup> : pourvu que tu les suives<sup>8</sup>, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit<sup>9</sup>, et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire<sup>10</sup> par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton<sup>11</sup>. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser ; et sortant de ces sombres lieux il retourna en diligence<sup>12</sup> vers le camp des alliés<sup>13</sup>, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avaient accompagné jusqu'auprès de la caverne<sup>14</sup>, et qui n'espéraient plus de le revoir.

## LA VILLE DE TYR

J'admiraï l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est

<sup>1</sup> Οἱ ἄνθρωποι οὗτοι, οὓς νομίζεις νεκροὺς, ζῶσι. — <sup>2</sup> Ἐκείνη μόνον εἶναι θάνατος. — <sup>3</sup> Εὔθε νῆ εὐδοκῆσωσιν οἱ θεοί. — <sup>4</sup> Εἶναι καιρὸς πρὸς τοῦτο. — <sup>5</sup> Τὸ que ἐνταῦθα εἶναι ἐπὶρ. πόσον ! — <sup>6</sup> Ἑσπερία. Οὕτω; ἐκέλουσιν οἱ Ἕλληγες τὴν Ἰταλίαν, ὡς πρὸς δυσμὰς τῆς γῶρας αὐτῶν κειμένην. Τὸ αὐτὸ ὄνομα ἔδιδον καὶ οἱ Ῥωμαῖοι, καὶ διὰ τὸν αὐτὸν λόγον, εἰς τὴν Ἰσπανίαν. — <sup>7</sup> Ὁ παρ' Ὀμήρῳ Μέντης, ἡ Ἀθηναῖ ἐπὶ τὴν μορφήν πρεσβύτου ξένου τοῦ Ὀδυσσεύς, καθοδηγούστος τὸν Τηλέμαχον ἐν ταῖς πλάναις αὐτοῦ. — <sup>8</sup> Ἀρκεῖ νῆ τὰς ἀκολουθήσης. — <sup>9</sup> Εἶπε. — <sup>10</sup> Πρὸς τὴν ἐλεφαντίνην πύλιν. — <sup>11</sup> Τα βασίλειαι τοῦ Πλούτωνος. — <sup>12</sup> Ἐν σπουδῇ. — <sup>13</sup> Εἰς τὸ στρατόπεδον τῶν συμμάχων. — <sup>14</sup> Μέγρι τοῦ σπηλαίου τῆς εἰσόδου τοῦ Ἄδου.

délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis <sup>1</sup> qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque <sup>2</sup>, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri <sup>3</sup> des vents brûlants du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, <sup>4</sup> dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige <sup>5</sup> tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. <sup>6</sup> Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, <sup>7</sup> qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages <sup>8</sup> dans la pente <sup>9</sup> de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche : là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin on voit au-dessous des pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, <sup>10</sup> qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, <sup>11</sup> n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager <sup>12</sup> au-dessus des eaux et être la reine de toute la mer. Les marchands y abondent <sup>13</sup> de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands

<sup>1</sup> Ἄβροι καὶ γλυκεῖς καρποί. — <sup>2</sup> Σχεδὸν συνέχονται (τοσοῦτον εἶσι πολυάριθμα). — <sup>3</sup> Προφυλάττουσι. — <sup>4</sup> Εἰς τοὺς πρόποδας τοῦ Λιβάνου. — <sup>5</sup> Παρὰσύροντες ὄγκους πάγων. — <sup>6</sup> Τῶν περικυκλούντων τὴν κορυφὴν αὐτοῦ. — <sup>7</sup> Παλαιόφτων κέδρων. (Αἱ περίφημοι κέδροι τοῦ Λιβάνου). — <sup>8</sup> Παχείας, πλουσίας νομάς. — <sup>9</sup> Ἐν τῇ κλιτύϊ τοῦ ὄρους. — <sup>10</sup> Τὸ λοιμῶδες πνεῦμα τοῦ Νότου. — <sup>11</sup> Ὁ σκληρὸς βορρᾶς. — <sup>12</sup> Φαίνεται ἐπιπλῶσσα τῶν ὕδατων. — <sup>13</sup> Οἱ ἔμποροι συρρέουσιν ἐκεῖ παμπληθεῖς.

qu'il y ait dans l'univers<sup>1</sup>. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier<sup>2</sup>, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples<sup>3</sup>, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles<sup>4</sup>, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port<sup>5</sup> où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent<sup>6</sup> au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés<sup>7</sup> le fin lin d'Égypte et la pourpre tyrienne<sup>8</sup> deux fois teinte<sup>9</sup>, d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en sert<sup>10</sup> pour les laines fines, qu'on rehausse<sup>11</sup> d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples<sup>12</sup> jusqu'au détroit de Gadès<sup>13</sup>, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations<sup>14</sup> sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux<sup>15</sup> du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement<sup>16</sup>. Je n'y voyais point<sup>17</sup>, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique<sup>18</sup>, ou regarder les étrangers qui ar-

<sup>1</sup> Αὐτοὶ δὲ οἱ κάτωκοι αὐτῆς εἰσὶν οἱ ὀνομαστώτατοι τῶν ἐν τῇ ὑψηλίῳ ἐμπόρων. — <sup>2</sup> Λαὸν ἕδιον. — <sup>3</sup> Ἢ εἰς πάντας τοὺς λαοὺς ἀνήκουσα. — <sup>4</sup> Προκυμαίας. — <sup>5</sup> Ἀΐνας περιβάλλουσιν εὐρύχωρον λιμένα. — <sup>6</sup> Καταγίνονται. — <sup>7</sup> Πανταχόθεν. — <sup>8</sup> Τὴν πορφύραν τῆς Τύρου. — <sup>9</sup> Δίβαφοι. — <sup>10</sup> Μεταχειρίζονται αὐτήν. — <sup>11</sup> Ἐπικαλλύουσι. — <sup>12</sup> Ἐμποροῦνται μεθ' ὄλων τῶν λαῶν. — <sup>13</sup> Μίχρη τοῦ πορθμοῦ τῶν Γαδαίρων, τοῦ Γιβραλτάρ. — <sup>14</sup> Μακροῦς πλοῦς. — <sup>15</sup> Οἱ ὀφθαλμοί μου δὲν ἐκορένοντο. — <sup>16</sup> Τὸ πᾶν ἦτο εἰς κίνησιν. — <sup>17</sup> Οὐδέως ἔβλεπον ἐκεῖ. — <sup>18</sup> Ἀγορά.

rivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter<sup>4</sup> leurs marchandises ou à les vendre; à ranger leurs magasins<sup>5</sup> et à tenir un compte exact<sup>3</sup> de ce qui leur est dû<sup>4</sup> par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines<sup>5</sup>, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

## DIALOGUES DES MORTS.

Xerxès et Léonidas.

La sagesse et la valeur rendent les Etats invincibles, et non pas le grand nombre de sujets, ni l'autorité sans bornes des princes.

XERXÈS. Je prétends, Léonidas, te faire<sup>1</sup> un grand honneur. Il ne tient qu'à toi<sup>2</sup> d'être toujours à ma suite<sup>3</sup> sur les bords du Styx<sup>4</sup>.

LÉONIDAS. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERXÈS. Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi sans autorité<sup>5</sup>, un capitaine de bandits qui n'avait que la cape et l'épée<sup>6</sup>. Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand Roi? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer sans faire tarir des rivières<sup>7</sup>?

LÉONIDAS. Comment oses-tu vanter la multitude de tes

<sup>1</sup> Μεταφέρωσι. — <sup>2</sup> Τακτοποιώσι: τὰ ἐργαστήριά των. — <sup>3</sup> Κρατώσιν ἀκριβῆ λογαριασμόν. — <sup>4</sup> Τῶν ὑπειλομένων αὐτοῖς. — <sup>5</sup> Νὰ νήθωσι μαλλία.

<sup>1</sup> Ἐνοῶ νὰ σοῦ κάμω. — <sup>2</sup> Ἀπὸ σὲ ἐξαρτάται. — <sup>3</sup> Νὰ μὲ ἀκολουθῆς πάντοτε. — <sup>4</sup> Τῆς Στυγός. — <sup>5</sup> Ἄνευ ἐξουσίας. — <sup>6</sup> Παροιμιακὴ ἔκφρασις περὶ τῶν στρατιωτικῶν τῶν μὴ ἐχόντων ποῦ τὴν κεφαλὴν νὰ κλίνωσιν· ἀνάλογος τῇ δημῳδίῃ: «ἔχει τὴν κάπα ἔς τὸ μανίκι.» — <sup>7</sup> Ἐξήντησε, ἐστεύρυνε διὰ τῶν στρατευμάτων του τοὺς ποταμούς. «Οὐδὲν μοι θαῦμα παρίσταται προδοῦναι τὰ ρέθρα τῶν ποταμῶν ἔστι τῶν.» (Ἡρόδοτος).

troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer<sup>1</sup>. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule, qui couvrent le rivage? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

XERXÈS. Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

LÉONIDAS. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERXÈS. Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse après avoir ravagé l'Attique! J'aurais mis en cendres ta Lacédémone comme j'y mis Athènes. Misérable, impudent, je t'aurais...

LÉONIDAS. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand Roi? Tes trésors sont bien loin; tu n'as plus de gardes ni d'armée, plus de faste ni de délices; la louange ne vient plus chatouiller tes oreilles; te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe; tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu? que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage? Plaisant

<sup>1</sup> Ἀποὺ ἰκουράσθησαν φοιτῶντες.

homme, pour dompter la mer ! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leurs propres faiblesses.

XERXÈS. Ah ! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais, hélas ! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions. Hé ! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré ? O quel malheur de naître dans de si grands périls !

LÉONIDAS. Voilà pour quoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

XERXÈS. Oui ; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

LÉONIDAS. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avons dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées comme les tiennes, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

XERXÈS. Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers<sup>1</sup> ; aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

LÉONIDAS. Je le crois, comme tu le dis ; et c'est en quoi<sup>2</sup> je méprise la grande puissance d'un peuple barbare, qui n'est ni instruit ni aguerri<sup>3</sup>. Il manque de sages conseils ;

<sup>1</sup> Ἡ Ἑλλάς ἅπαντα θὰ ὑπεδουλοῦτο. — <sup>2</sup> Καὶ διὰ τοῦτο.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

XERXÈS. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

LÉONIDAS. La muraille n'était pas faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

XERXÈS. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir<sup>2</sup>...

LÉONIDAS. Tu aurais fait quelque autre faute; car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil<sup>3</sup> et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme<sup>4</sup>.

XERXÈS. Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imagines.

LÉONIDAS. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité; c'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

<sup>1</sup> Ἐμπεροπόλεμος. — <sup>2</sup> ὅτι εἰδείκνουν. — <sup>3</sup> Ὑπὸ τῆς μαλακότητος καὶ τῆς ἀλαζονείας διαφθαρείς. — <sup>4</sup> Ἐυλαωτότερος τοῦ ἰσθμοῦ.

# FLORIAN

Ο Jean-Pierre Claris de Florian, γεννηθείς ἐν τῷ πόρῳ τοῦ Φλωριάν ἐν τοῖς Κιβεννίσις ὄρσει τῷ 1755, ἀπέθανεν ἐν Sceaux τῷ 1794. Συνέγραψε διάφορα ἔργα, ἅπερ καίπερ νῦν ὑπ' οὐδενὸς σχεδὸν ἀναγινωσκόμενα, πολλῆς ἀπήλαυον φήμης κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα. Εἶναι πρὸ πάντων γνωστὸς διὰ τοὺς μύθους αὐτοῦ, οἵτινες μετὰ τοὺς τοῦ Lafontaine, εἰσὶν οἱ ἄριστοι ὄντες ἐν τῷ εἶδει τούτῳ ἔχει νὰ ἐπιδείξη ἡ γαλλικὴ γραμματολογία.

## FABLES DE FLORIAN

1.

### La Carpe et les Carpillons.

« Prenez garde<sup>1</sup>, mes fils, côtoyez moins le bord<sup>2</sup>,

Suivez le fond de la rivière ;

Craignez la ligne meurtrière<sup>3</sup>,

Ou l'épervier<sup>4</sup>, plus dangereux encor. »

C'est ainsi que parlait une carpe<sup>5</sup> de Seine

A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.

C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,

Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;

Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons<sup>6</sup>

Et déborde<sup>7</sup> dans les campagnes.

« Ah ! ah ! criaient les carpillons,

Qu'en dis-tu, carpe radoteuse<sup>8</sup> ?

Crains-tu pour nous les hameçons ?

Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;

Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel ;

Les arbres sont cachés sous l'onde ;

Nous sommes les maîtres du monde :

C'est le déluge universel.

<sup>1</sup> Φυλάττεσθε. — <sup>2</sup> Μὴ παραπλησιάζετε εἰς τὴν ὄχθην. — <sup>3</sup> Φονικὴν ὄρ-  
μιάν. — <sup>4</sup> Εἶδος δικτύου, κυριολ. ἰέραξ. — <sup>5</sup> Κοπρίνος. — <sup>6</sup> Ἀνυψοῦται  
ἀναβολάδην, παρλάζων. — <sup>7</sup> Ὑπεροχεῖλλει. — <sup>8</sup> Αἰῶλος.

— Ne croyez point cela, répond la vieille mère ;  
 Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.  
 Ne vous éloignez pas, et, de peur d'accident <sup>1</sup>,  
 Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.  
 — Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours  
 Mêmes discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »  
 Parlant ainsi, nos étourdis  
 Sorient tous du lit de la Seine <sup>2</sup>,  
 Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.  
 Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,  
 Et les carpillons demeurèrent :  
 Bientôt ils furent pris  
 Et frits <sup>3</sup>.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?  
 Pourquoi ? je le sais trop <sup>4</sup>, hélas !  
 C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère ;  
 C'est qu'on veut sortir de sa sphère <sup>5</sup>.  
 C'est que... , c'est que <sup>6</sup>... Je ne finirais pas.

<sup>1</sup> Ἐκ φόβου ἀτυχήματος. — <sup>2</sup> Τῆς κοίτης τοῦ Σηκουάνα. — <sup>3</sup> Ἠγρεύθησαν καὶ ἐτηγανίσθησαν. — <sup>4</sup> Ὑπὲρ τὸ δέον. — <sup>5</sup> Νὰ ἐξέλθῃ τοῦ κύκλου του, τῆς τάξεώς του. — <sup>6</sup> Διότι.

## 2.

Le Grillon<sup>1</sup>.

Un pauvre petit grillon,  
 Caché dans l'herbe fleurie,  
 Regardait un papillon  
 Voltigeant <sup>2</sup> dans la prairie.

L'insecte ailé <sup>3</sup> brillait des plus vives couleurs :

<sup>1</sup> Γρύλλος. — <sup>2</sup> Περιπταμένην. — <sup>3</sup> Τὸ πτερωτὸν ἔντομον (ἐξ ἀντιθέσεως πρὸς τὸν γρύλλον).

L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;  
 Jeune, beau, petit-maitre<sup>1</sup>, il court de fleurs en fleurs,  
 Prenant et quittant les plus belles.

« Ah! disait le grillon, que son sort et le mien  
 Sont différents! Dame Nature<sup>2</sup>  
 Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;  
 Nul ne prend garde<sup>3</sup> à moi, l'on m'ignore ici-bas :  
 Autant vaudrait n'exister pas<sup>4</sup>. »  
 Comme il parlait, dans la prairie  
 Arrive une troupe d'enfants.  
 Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.  
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.  
 L'insecte vainement cherche à leur échapper,  
 Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;  
 Un troisième survient et le prend par la tête :  
 Il ne fallait pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.  
 « Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;  
 Il en coûte trop cher<sup>5</sup> pour briller dans le monde.  
 Combien je vais aimer ma retraite profonde!

Pour vivre heureux, vivons caché. »

<sup>1</sup> Κομψευομένη. — <sup>2</sup> Ἡ Κυρία Φύσις. — <sup>3</sup> Οὐδεὶς προσέχει. — <sup>4</sup> Καλλί-  
 τερα νὰ μὴν ὑπάρχα. — <sup>5</sup> Ἀκριβῶς πληρώνεται.

## 3.

## L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé<sup>1</sup> dans un pauvre village  
 Revint chez ses parents et fut surpris d'y voir  
 Un miroir.

<sup>1</sup> Ἀνατραφέν.

D'abord il aima son image ;  
 Et puis par un travers <sup>1</sup> bien digne d'un enfant,  
 Et même d'un être plus grand,  
 Il veut outrager ce qu'il aime,  
 Lui fait une grimace <sup>2</sup> et le miroir la rend <sup>3</sup> ;  
 Alors son dépit est extrême ;  
 Il lui montre un poing menaçant,  
 Il se voit menacé de même.  
 Notre marmot, fâché, s'en vient, en frémissant,  
 Battre cette image insolente ;  
 Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;  
 Et, furieux, au désespoir,  
 Le voilà, devant ce miroir,  
 Criant, pleurant, frappant la glace.  
 Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,  
 Tarit ses pleurs <sup>4</sup>, et doucement lui dit :  
 « N'as-tu pas commencé <sup>5</sup> par faire la grimace  
 A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?  
 — Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;  
 Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;  
 Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :  
 De la société tu vois ici l'emblème ;  
 Le bien, le mal nous sont rendus. »

<sup>1</sup> Ἐξ ἰδιοτροπίης. — <sup>2</sup> Μορφαίη. — <sup>3</sup> Ἀποδίδαι τὸν μορφοσμόν. — <sup>4</sup> Στα-  
 γνώνει τὰ δάκρυά του, τὰ καταπαύει. — <sup>5</sup> Σὺ πρῶτος, δὲν ἐμάρφασας,

## 4.

## Les deux voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin  
 Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.  
 Thomas trouve sur son chemin  
 Une bourse de louis pleine ;

Il l'empêche aussitôt<sup>1</sup>. Lubin, d'un air content,  
 Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine<sup>2</sup> !  
 — Non, répond Thomas froidement,  
*Pour nous n'est pas bien dit ; pour moi, c'est différent.* »  
 Lubin ne souffle plus<sup>3</sup> ; mais, en quittant la plaine,  
 Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.  
 Thomas tremblant, et non sans cause,  
 Dit : « Nous sommes perdus<sup>4</sup> ! — Non, lui répond Lubin,  
*Nous n'est pas le vrai mot ; mais toi c'est autre chose.* »  
 Cela dit, il s'échappe à travers le taillis<sup>5</sup>.  
 Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :  
 Il tire<sup>6</sup> la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,  
 Dans le malheur n'a point d'amis.

<sup>1</sup> Τὸ ἔθεσε πάρουτα εἰς τὸ θυλάκιόν του. — <sup>2</sup> Τὸ καλὸ εὖρημα. — <sup>3</sup> Δὲν ὀμιλεῖ πλέον· ἐσίγησε. — <sup>4</sup> Ἐχέθημεν. — <sup>5</sup> Λόχη. — <sup>6</sup> Ἐξάγει.

## 5

## Le Château de cartes.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,  
 Coulaient en paix leurs jours<sup>1</sup> dans le simple héritage  
 Où, paisibles comme eux, vécut leurs parents.  
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,  
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;  
 Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,  
 Dans l'hiver, devant leurs tisons<sup>2</sup>,  
 Ils prêchaient<sup>3</sup> à leurs fils la vertu, la sagesse,  
 Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours :  
 Le père par un conte égayait<sup>4</sup> ses discours,

<sup>1</sup> Διήσουν τὰς ἡμέρας των. — <sup>2</sup> Πρὸ τῶν θαυλῶν των, πρὸ τῆν ἐστίαν.  
 — <sup>3</sup> Ἐκήρυττον δηλ. ἐδίδασκον. — <sup>4</sup> Ἐπαίδρυνε.

La mère par une caresse.

L'ainé de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse ;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,  
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.

Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,

Assis près d'une table où s'appuyait la mère,

L'ainé lisait Rollin<sup>1</sup> : le cadet peu soigneux<sup>2</sup>

D'apprendre les hauts faits<sup>3</sup> des Romains et des Parthes,

Employait tout son art, toutes ses facultés<sup>4</sup>,

A joindre, à soutenir par les quatre côtés,

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne<sup>5</sup> m'instruire

Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants

Et d'autres fondateurs d'empires ?

Ces deux noms sont-ils différents ! »

Le père méditait une réponse sage,

Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,

Après tant de travail, d'avoir pu parvenir

A placer un second étage<sup>6</sup>,

S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,

Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;

Et voilà le cadet pleurant.

« Mon fils, répond alors le père,

Le fondateur, c'est votre frère,

Et vous êtes le conquérant. »

<sup>1</sup> Γάλλος συγγραφεὺς τοῦ III αἰῶνος. Ἔγραψεν Ἱστορίαν Ἀρχαίαν, Ἱστορίαν Ρωμαϊκὴν κτλ. — <sup>2</sup> Ὀλίγον φροντίζων. — <sup>3</sup> Τὰ κατορθώματα. — <sup>4</sup> Τὰς διανοητικὰς του δυνάμεις. — <sup>5</sup> Εὐχαριστήθητι. — <sup>6</sup> Δεύτερον ὄροφον.

# LOUIS RATISBONNE

Ὁ συγγραφεὺς οὗτος, καταγόμενος ἐξ Ἰουδαίων, ἠσπάσθη τὸν χριστιανισμόν, ἦν δὲ ποιητὴς φιλόθρησκος, τὰ δὲ ποιήματά του ἀποπνέουσιν ἀγνοσίτην ἠθικὴν. Διατρίβων ἐν Ἰταλίᾳ ἐξεπόνησεν ἀρίστην ἔμμετρον μετάφρασιν τῆς «Θείας κωμωδίας» τοῦ Δάντου. Ἡ «Παιδικὴ κωμωδία» (Comédie Infantine), βραβευθεῖσα ὑπὸ τῆς γαλλικῆς Ἀκαδημίας, περιέχει ποιήματα τρυφερώτατα καὶ θελητικώτατα.

## LA COMÉDIE ENFANTINE

### 1

Comment on joue avec les fleurs.

Avec la main ce que l'on cueille  
Se flétrit, se brise ou s'effeuille<sup>1</sup> ;  
Il faut, si l'on veut être heureux,  
Prendre les fleurs avec les yeux<sup>2</sup>.

Un jour deux beaux enfants dans un jardin superbe<sup>3</sup>,  
En se donnant le bras<sup>4</sup>, tout doucement<sup>5</sup> marchaient ;  
Ils allaient sur le sable et ne foulaient pas l'herbe<sup>6</sup>,  
Et, sans les arracher, sur les fleurs se penchaient.  
Leur mère s'étonnait de les voir si tranquilles,  
Et sans toucher à rien<sup>7</sup> cheminer pas à pas<sup>8</sup>.  
« Eh bien ! mes chers enfants, vous semblez immobiles,  
Leur dit-elle ; pourquoi ne jouez-vous donc pas ?  
Tu ne fais rien, Marie ? Alfred, tu te reposes ?  
— Si<sup>9</sup>, nous nous amusons, ma petite maman !  
Dit Alfred ; nous jouons . . . à regarder les roses. »

La mère répondit : « Ah ! c'est un jeu charmant. »

<sup>1</sup> Ἀποσπάζεται. — <sup>2</sup> Νὰ θρέπη τις τὰ ἕνη διὰ τῶν ὀφθαλμῶν, δηλ. μόνον νὰ τὴ βλέπῃ. — <sup>3</sup> Ὠραιότατον. — <sup>4</sup> Συμπελεγμένους ἔχοντα τοὺς βραχίονας. — <sup>5</sup> Σιγὰ σιγὰ. — <sup>6</sup> (Ἀπέφυγον νὰ πατώσῃ τὸ χόρτον). — <sup>7</sup> Οὐδὲν ἐγγίζοντα. — <sup>8</sup> Βραδέως. — <sup>9</sup> Τὸ σὶ ἐνταῦθα ἐπίρ. καταφατικόν γὰρ. Ἐν χρήσει συνήθως μετὰ ἔρρησιν.

## 2

## Le sycophante.

« Tu prends de ce raisin ! Oh ! tu sais que maman  
T'avait bien défendu d'en cueillir... Donne-m'en<sup>1</sup> !...  
Tu ne veux pas ? Eh bien, je m'en vais tout lui dire.

.....  
Maman, tu ne sais pas ce que mon frère a fait ?

Deux raisins il a pris et mangés tout a fait !

— Désobéir, c'est mal ; mais rapporter<sup>2</sup>, c'est pire<sup>3</sup> :

Je t'en veux pour cela<sup>4</sup> plus qu'à ton frère aîné.

— Ah ! je n'aurais rien dit, s'il m'en avait donné !

— Va, je m'en doute bien<sup>5</sup>, et c'est ce qui me fâche.

On corrompt aisément tout lâche délateur.

Pourtant, écoute-moi, mon petit rapporteur<sup>6</sup> :

Je te vois trop naïf encor pour être un lâche<sup>7</sup>,

Je te pardonnerai, du moins pour cette fois<sup>8</sup>,

Mais apprends de quel nom on nommait autrefois,

Dans un certain pays qu'on appelle la Grèce,  
De misérables gens<sup>9</sup>, hélas ! de ton espèce<sup>10</sup>

Qui, pour tout rapporter, écoutaient en tout lieu

Collés contre les murs, les portes et les fentes.

On les nommait d'un nom affreux : des sycophantes !

— Co...sy...phante ! Ah ! mon Dieu ! »

## 3

Un mensonge charmant<sup>1</sup>.

Le mensonge est affreux<sup>2</sup> ! Honte à celui qui ment !

A moins que ce ne soit pour excuser son frère.

<sup>1</sup> Δός μοι ἕξ αὐτοῦ. — <sup>2</sup> Καταγγέλλειν. — <sup>3</sup> Χείρων. Συγκριτ. ἀνωμ. τοῦ μαιναῖο. — <sup>4</sup> Σὲ μέμφομαι ἐπὶ τούτῳ. — <sup>5</sup> Τὸ ὑποπτεύω. — <sup>7</sup> Καταδότα μου. — <sup>7</sup> Εἶσαι ἀκόμη πολὺ ἄκακος, ὥστε νὰ ἦσαι ἀγριεῖος. — <sup>8</sup> Τοῦλάχιστον δι' αὐτὴν τὴν φορὰν. — <sup>9</sup> Ἐλαεινὰ ὄντα. — <sup>10</sup> Τοῦ εἶδους σου.  
<sup>1</sup> Ψεῦδος χαριτωμένον. — <sup>2</sup> Φοβερόν τὸ ψεῦδεσθαι. (Ἀντίθεσις πρὸς τὸν τίτλον τοῦ ποιηματίου).

Marcel un jour mentit, par extraordinaire<sup>1</sup>,  
Et ce fut un mensonge adorable et charmant.

Le méchant Valentin, dans un transport de rage<sup>2</sup>,  
Se jette sur Marcel et le mord au visage.

Marcel crie : Au secours<sup>3</sup> ! Le père accourt<sup>4</sup> et dit :  
Qu'as-tu ?

— Moi ! rien du tout, fait Marcel interdit<sup>5</sup>,  
En essayant le sang qui rayait<sup>6</sup> sa figure.

— Ce sang n'est pas venu tout seul, je me figure<sup>7</sup>.

D'où te vient cette marque à l'oreille ?

— De rien !

— De rien, c'est merveilleux ! Mais je vois un vaurien<sup>8</sup>  
Qui saura m'expliquer<sup>9</sup>, je crois, cette merveille.

— C'est moi-même, papa ! J'ai mordu mon oreille !

— Cher enfant, dit le père, en l'embrassant, c'est fort.

Tu devais pour cela faire un étrange effort<sup>10</sup>,

Car tu n'as pas la bouche aussi grande que l'âme ! »

Il partit, mais l'auteur de la morsure infâme

En face de Marcel sentit son cœur alors,

Mordu par une dent terrible : le Remords<sup>11</sup> !

<sup>1</sup> Ἐκτάκτως. — <sup>2</sup> Ἐν μανιώδει παραφορᾷ. — <sup>3</sup> Βοήθεια ! — <sup>4</sup> Ὁ πατήρ προστρέχει. — <sup>5</sup> Ἀμηχανῶν. — <sup>6</sup> Ἡλλάκου. — <sup>7</sup> Δὲν ἦλθε μόνον του, στοχάζομαι. (Καὶ τοῦτο εἰρωνικῶς). — <sup>8</sup> Οὐτιδανός. — <sup>9</sup> Ὅστις δύναται νὰ μοὶ ἐξηγήσῃ. — <sup>10</sup> Παράδοξον θὰ κατέβαλες ἀγῶνα. — <sup>11</sup> Τὴν τύψιν τοῦ συνειδότος.

## 4

## L'ourse.

Une ourse mit au monde<sup>1</sup> un ours hideux, horrible.

Ce n'était qu'une masse informe et sans couleur<sup>2</sup>.

Les poils tout hérissés, un monstre à faire peur<sup>3</sup> !

La mère soupirait : « O laideur impossible<sup>4</sup> !

<sup>1</sup> Ἔτεκε. — <sup>2</sup> Ὅγκον ἄμορφον καὶ ἄχρουν. — <sup>3</sup> Τέρας ἱκανὸν νὰ ἐμποιήσῃ φόβον. — <sup>4</sup> Ὡ τῆς ἀπεριγράπτου δυσμορφίας !

Il n'a pas forme d'ours<sup>1</sup>. Hélas! quel fils, mon Dieu! »  
 Un butor<sup>2</sup> qui passait lui dit : « Etranglez-le!<sup>3</sup> »  
 Mais la mère, prenant conseil de sa tendresse<sup>4</sup>,  
 Lèche son avorton<sup>5</sup>, le polit, le caresse,  
 Lui décolle les yeux, lui tire le museau  
 Et transforme<sup>6</sup> le monstre en un ours presque beau.

Elle fit ce que font toutes mères<sup>6</sup> en somme<sup>7</sup>,  
 Avec bien plus de peine encore et de labeurs,  
 Pour embellir leurs fils et les rendre meilleurs,  
 Faisant rentrer le monstre et faisant sortir l'homme<sup>8</sup>,  
 Afin que dans le monde, heureux et recherchés,  
 On ne dise pas d'eux : Oh ! les ours mal léchés<sup>9</sup> !

<sup>1</sup> Δὲν ὁμοιάζει ἄρκτον. — <sup>2</sup> Ἀγροϊκός τις. — <sup>3</sup> Συμβουλευομένη, ὀδηγομένη ἐκ τῆς στοργῆς τῆς. — <sup>4</sup> Λείχει τὸ ἔκτρομά τῆς. — <sup>5</sup> Μεταμορφώνει. — <sup>6</sup> Ἀντὶ toutes les mères ὡς πᾶσαι αἱ μητέρες. — <sup>7</sup> Ἐνὶ λόγῳ. — <sup>8</sup> Ἀποκρύπτουσα τὸ τέρας καὶ ἀναφαίνουσα τὸν ἄνθρωπον. — <sup>9</sup> Παραμοιαχὴ ἔκφρασις· « Κακογλειμμένη ἀρκούδα », λεγομένη ἐπὶ σκαιῶν καὶ ἀγροϊκῶν.

## 5

## Les deux chevaux et le Chien.

Deux chevaux de labour<sup>1</sup>, après un rude effort,  
 Revenaient à la ferme<sup>2</sup>. Allongé<sup>3</sup> sur la pierre,  
 Médor<sup>4</sup>, en les voyant, entrouvre<sup>5</sup> sa paupière,  
 Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.

« Est-il heureux<sup>6</sup> ! semblait dire un cheval à l'autre,  
 Pendre sa langue au frais<sup>7</sup> et dormir dans la cour,  
 D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux yeux le jour,  
 C'est le sort de ce chien : peiner, voilà le nôtre !

<sup>1</sup> Ἴπποι ἀροτήρες. — <sup>2</sup> Ἀγροικία. — <sup>3</sup> Ἐξηπλωμένος. — <sup>4</sup> Μέδωρ, τὸ ὄνομα τοῦ κυνός. — <sup>5</sup> Ἡμιανοίγει. — <sup>6</sup> Ἀντὶ τοῦ qu'il est heureux! Εὐτυχῆς ποῦ εἶναι! — <sup>7</sup> Νὰ κρεμᾶ τὴν γλῶσσάν του εἰς τὴν δρόσον, ἐκτὸς τοῦ στόματος.

— C'est vrai, fit le second, penchant un front soumis<sup>1</sup> ;  
 On aurait pu rêver meilleure destinée ;  
 Mais nous portons à deux<sup>2</sup> le poids de la journée<sup>3</sup> ;  
 Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis !

Ton œil humide et doux par moments me regarde,  
 Et mon flanc déchiré tressaille<sup>4</sup> près du tien ;  
 Le joug<sup>5</sup> en est moins dur. Il dort, il mange bien,  
 Mais il n'a point d'ami<sup>6</sup>, ce pauvre Chien de garde<sup>7</sup>.

L'isolement sur lui pèse comme un linceul<sup>8</sup>  
 Regarde-le bailler, tant son bien-être est fade<sup>9</sup>,  
 C'est l'ennui qui l'endort<sup>10</sup>. Crois-moi, mon camarade :

Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux tout seul ! »

<sup>1</sup> Κλίνων μετὰ συντριβῆς τὸ μέτωπον. — <sup>2</sup> Φέρομεν οἱ δύο ὅμοιον, συμμερίζομεθα. — <sup>3</sup> Τὸ βῆρος τοῦ ἡμερησίου καμᾶτου. — <sup>4</sup> Ὑποφρίσσει. — <sup>5</sup> Ὁ ζυγός. — <sup>6</sup> (Τὸν οἰκτείρει: ὡς στερούμενον φίλου). — <sup>7</sup> Κῦων φύλαξ. — <sup>8</sup> Ἡ μόνωσις βαρύνει ἐπ' αὐτοῦ ὡς σάβανον. — <sup>9</sup> Τόσον ἢ εὐπραγία αὐτοῦ εἶναι ἀνεπαρά. — <sup>10</sup> Ἡ ἀνία τὸν ἀποκοιμίζει.

# J. LAFONTAINE

Εἷς τῶν μεγίστων ποιητῶν τῶν χρόνων Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ', γεννηθεὶς ἐν Chateau Thierry τῇ 8 Ἰουλίου 1621, ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῇ 13 Ἀπριλίου 1695. Ὁ Λαφονταὶν εἶναι ὁ πρῶτος τῶν Γάλλων μυθογράφων, οἱ δὲ μῦθοι αὐτοῦ, οὗς πάντες μέχρι τοῦ νῦν ἀπλήστως ἀναγινώσκουσι, μετεφράσθησαν εἰς πάσας τὰς γλώσσας. Αἱ ὑποθέσεις αὐτῶν εἰσὶν εἰλημμέναι ἐκ τοῦ Αἰσώπου, τοῦ Φαίδρου καὶ ἐκ συγγραφέων τοῦ μέσου αἰῶνος.

## FABLES DE LAFONTAINE

i

### La Cigale et la Fourmi<sup>1</sup>.

La cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue<sup>2</sup>  
Quand la bise<sup>3</sup> fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau<sup>4</sup>.  
Elle alla crier famine<sup>5</sup>  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle<sup>6</sup>.  
Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'ouï<sup>7</sup>, foi d'animal<sup>8</sup>,  
Intérêt et principal<sup>9</sup>.  
La fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut<sup>10</sup>.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?

<sup>1</sup> (Ἐκ τῶν μύθων τοῦ Αἰσώπου). — <sup>2</sup> Ἐστερημένος τροφῆς. — <sup>3</sup> Χειμῶν. — <sup>4</sup> Σκολήκιον, μικρὸς σκόληξ. (Ἐν τούτοις διατείνονται ὅτι ὁ τέτιξ δὲν τρώγει σκόληκας). — <sup>5</sup> Ἐπικαλουμένη συνδρομὴν πρὸς διάσωσιν ἀπὸ τοῦ λιμοῦ. — <sup>6</sup> Τὸ καλοκαίρι. — <sup>7</sup> Ἀντὶ Αὐτοῦ. — <sup>8</sup> (Ὁρκος). Σοὶ δίδω τὸν λόγον μου ὡς ζῶν. — <sup>9</sup> Τόκον καὶ κεφάλαιον. — <sup>10</sup> Ὁ στίχος εἶναι ἑκατενός.

Dit-elle à cette emprunteuse. —  
 Nuit et jour à tout venant<sup>1</sup>  
 Je chantais, ne vous déplaîse. —  
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.  
 Eh bien ! dansez maintenant.

<sup>1</sup> Ο Λαφονταίνος δὲν θέλει νὰ εἴπῃ, ὅτι τὸ ἐλάχιστον τῶν ἐλαττωμάτων τοῦ μύρμηκος εἶναι νὰ μὴ δανείζη, ἀλλ' ὅτι τὸ δανείζειν ἀντίκειται ὅλως εἰς τὰς συνηθείας τοῦ εἰρωνικῶς, αὐτὸ δὲ τὸ ἐλάττωμα δὲν τὸ ἔχει.

<sup>2</sup> Εἰς πάντα, εἰς τὸν προστοχόντα.

## 2

Le Loup et l'Agneau<sup>3</sup>.

La raison du plus fort<sup>2</sup> est toujours la meilleure :  
 Nous l'allons montrer<sup>3</sup> tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait<sup>4</sup>

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun<sup>5</sup> qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité. —

Sire<sup>6</sup>, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère<sup>7</sup> ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas<sup>8</sup> désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle<sup>9</sup>,

<sup>1</sup> (Ἐκ τῶν μύθων τοῦ Αἰσώπου καὶ τῶν τοῦ Φαῖδρου). — <sup>2</sup> Τὸ δίκαιον τοῦ ἰσχυροτέρου εἶναι τὸ ἄριστον. (Ὁ ποιητὴς ἐννοεῖ ὅτι ἡ ἰσχύς ὑπερισχύει πολ-  
 λάκις τοῦ δικαίου). — <sup>3</sup> Θὰ τὸ ἀποδείξωμεν. — <sup>4</sup> Ἐσθῆκε τὴν δίψαν του. —

<sup>5</sup> Νηστis. — <sup>6</sup> Βασιλεῦ. (Τὸ ἀρνίον κολακεύει τὸν λύκον, ὅπως τὸν δυσωπήσῃ) —

<sup>7</sup> Ἄς μὴν ὀργίζηται ἡ ὑμετέρα μεγαλειότης. — <sup>8</sup> Je vas ἀντὶ je vais. —

<sup>9</sup> Εἰς γ' πρόσωπον διὰ νὰ κολακεύσῃ τὸν λύκον.

Et que, par conséquent, en aucune façon,  
 Je ne puis troubler sa boisson. —  
 Tu la troubles<sup>1</sup> ! reprit cette bête cruelle ;  
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —  
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —  
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —  
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers, et vos chiens.  
 On me l'a dit : il faut que je me venge.  
 Là-dessus, au fond des forêts  
 Le loup l'emporte, et puis le mange,  
 Sans autre forme de procès<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Τὸ θολώνεις. — <sup>2</sup> Ἄνευ ἐτέρας διατυπώσεως.

## 3

Le Lion et le Moucheron<sup>1</sup>.

Va-t'en, chétif insecte, excrément<sup>2</sup> de la terre !  
 C'est en ces mots que le lion  
 Parlait un jour au moucheron.  
 L'autre<sup>3</sup> lui déclara la guerre :  
 Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi  
 Me fasse peur ni me soucie<sup>4</sup> ?  
 Un bœuf est plus puissant que toi ;  
 Je le mène à ma fantaisie<sup>5</sup>.  
 A peine il achevait ces mots  
 Que lui-même il sonna la charge<sup>6</sup>  
 Fut le trompette et le héros.  
 Dans l'abord il se met au large<sup>7</sup> ;

<sup>1</sup> (Ἐκ τῶν τοῦ Αἰσώπου). — <sup>2</sup> Περιφρονητικὴ ἔκφρασις. — <sup>3</sup> Ὁ ἄλλος, ὁ σκνίψ. — <sup>4</sup> Σήμερον εἶναι ἐν χρήσει ἀντωνομαζόν· « je ne m'en soucie pas ». Τὸ soucier ενεργ. εἶναι ἀρχαϊσμός. — <sup>5</sup> Κατ'ἀρέσκειαν. — <sup>6</sup> Σημαίνει τὴν ἐφοδόν. — <sup>7</sup> Πηγαίνει εἰς τ' ἀνοικτά.

Puis prend son temps <sup>1</sup>, fond sur le cou  
 Du lion, qu'il rend presque fou.  
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle :  
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ <sup>2</sup> ;  
 Et cette alarme universelle  
 Est l'ouvrage d'un moucheron.  
 Un avorton de mouche <sup>3</sup> en cent lieux le harcèle,  
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,  
 Tantôt entre au fond du naseau.  
 La rage alors se trouve à son faite montée <sup>4</sup>.  
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir  
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée  
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.  
 Le malheureux lion se déchire lui-même,  
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
 Bat l'air, qui n'en peut mais <sup>5</sup> ; et sa fureur extrême  
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents <sup>6</sup>  
 L'insecte du combat se retire avec gloire :  
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin  
 L'embuscade d'une araignée <sup>7</sup> ;  
 Il y rencontre aussi sa fin <sup>8</sup>.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis  
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits,  
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,  
 Qui périt pour la moindre affaire.

<sup>1</sup> Εκλέγει τὴν κατάλληλον στιγμήν. — <sup>2</sup> Ἀντὶ τοῖς ἐπιπέτοις περιβάλλοντι. — <sup>3</sup> Ἐξάμυλον μύιας. — <sup>4</sup> Κορυφωθεῖσα. — <sup>5</sup> Qui n'en peut mais. Ἐκφρασις τῆς κοινῆς διαλέκτου. L'air n'en peut mais, οὐδὲν ἔτι δύναται εἰς τὴν ὑβρίν, ὅν εἶναι ἄξιον τῶν κτυπημάτων τοῦ λέοντος, οὐδὲν ἔτι δύναται. — <sup>6</sup> Ἐξηνητημένος ἀπὸ τῆν κόουρασιν. — <sup>7</sup> Τὴν ἐνέδραν ἀράχνης. — <sup>8</sup> Συναντῶν τὸ τέλος αὐτοῦ, εὐρίσκει τὸν θάνατον.

## 4

Le Lion devenu vieux<sup>1</sup>.

Le lion, terreur des forêts,  
 Chargé d'ans<sup>2</sup>, et pleurant son antique prouesse<sup>3</sup>  
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,  
 Devenus forts par sa faiblesse.  
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied<sup>4</sup> ;  
 Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.  
 Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,  
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié<sup>5</sup>.  
 Il attend son destin<sup>6</sup>, sans faire aucunes plaintes ;  
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir<sup>7</sup> :  
 Ah ! c'est trop<sup>8</sup>, lui dit-il, je voulais bien mourir<sup>9</sup> ;  
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> (Ἐκ τῶν τοῦ Φαίδρου). — <sup>2</sup> Πλήρης ἑτῶν. — <sup>3</sup> Ἀνδρία· εἰς τὸ πληθ. σημαίνει κατερθώματα. — <sup>4</sup> Λάκτισμα. — <sup>5</sup> Παραλύσας ἐκ τοῦ γήρωσ. — <sup>6</sup> Περιμένει τὸ μοιραῖόν του τέλος. — <sup>7</sup> Τὸν ὄνον δραμόντα εἰς τὸ σπήλαιόν του. — <sup>8</sup> Αὐτὸ εἶναι παρὰ πολὺ, ὑπερβαίνει τὰ ὅρια. — <sup>9</sup> Ἐπεθύμουν πολὺ ν' ἀποθάνω. — <sup>10</sup> Νὰ ὑφίσταμαι τὰς προσβολάς σου.

## 5

Le Coche et la Mouche<sup>1</sup>.

Dans un chemin montant<sup>2</sup>, sablonneux, malaisé<sup>3</sup>,  
 Et de tous les côtés au soleil exposé,  
 Six forts chevaux tiraient un coche<sup>4</sup>.  
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :  
 L'attelage<sup>5</sup> suait, soufflait, était rendu<sup>6</sup>.  
 Une mouche survient<sup>7</sup>, et des chevaux s'approche,  
 Prétend<sup>8</sup> les animer par son bourdonnement ;  
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

<sup>1</sup> (Ἐκ τῶν μύθων τοῦ Αἰσώπου καὶ τῶν τοῦ Φαίδρου). — <sup>2</sup> Ἀνωφερῆ. — <sup>3</sup> Δύσβατον. — <sup>4</sup> Εἶδος ταχυδρομικῆς ἀμάξης, ἐν γρήσει πρὸ τῆς ἐφευρέσεως τῶν λεωφορείων. — <sup>5</sup> Ἴπποι ἢ βόες ἐξευγμένοι εἰς ἀμάξαν. — <sup>6</sup> Εἶχον ἀποκάμει. — <sup>7</sup> Καταφθάνει. — <sup>8</sup> Ἔχει τὴν ἀξίωσιν.

Qu'elle fait aller<sup>1</sup> la machine ;  
 S'assied sur le timon<sup>2</sup>, sur le nez du cocher.  
 Aussitôt que le char chemine<sup>3</sup>,  
 Et qu'elle voit les gens marcher,  
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
 Va, vient, fait l'empressee<sup>4</sup> : il semble que ce soit  
 Un sergent de bataille<sup>5</sup> allant en chaque endroit  
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,  
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin<sup>6</sup> ;  
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :  
 Il prenait bien son temps<sup>7</sup> ! une femme chantait :  
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !  
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
 Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut<sup>8</sup>.  
 Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :  
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
 Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
 S'introduisent<sup>9</sup> dans les affaires :  
 Ils font partout les nécessaires<sup>10</sup>,  
 Et partout importuns, devraient être chassés.

<sup>1</sup> Κινεί. — <sup>2</sup> ῥυμός. — <sup>3</sup> Βαδίζει. — <sup>4</sup> Τὴν πρόθυμον. — <sup>5</sup> Sergent de bataille καὶ sergent général de bataille, ἀξιωματικὸς γενικὸς τοῦ στρατοῦ, οὗ ἔργον ἦτο νὰ παρατάσῃ τὸ στράτευμα εἰς μάχην ὑπὸ τὰς διαταγὰς τοῦ στρατηγοῦ. — <sup>6</sup> Ὅτι ἔχει ὅλην τὴν φροντίδα. — <sup>7</sup> Εὔρε τὴν ὥραν! — <sup>8</sup> Ἐπάνω. — <sup>9</sup> Παρεμβάζουσι. — <sup>10</sup> Τοῦς ἀναγκαίους.

## 6

La Laitière et le Pot au lait<sup>1</sup>.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait  
 Bien posé sur un coussinet<sup>2</sup>,  
 Prétendait arriver sans encombre<sup>3</sup> à la ville.  
 Légère et court vêtue<sup>4</sup>, elle allait à grands pas<sup>5</sup>,  
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
 Cotillon<sup>6</sup> simple et souliers plats.  
 Notre laitière ainsi troussée<sup>7</sup>  
 Comptait déjà dans sa pensée  
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent,  
 Achetait un cent d'œufs<sup>8</sup> ; faisait triple couvée<sup>9</sup> :  
 La chose allait à bien par son soin diligent.  
 Il m'est, disait-elle, facile  
 D'élever des poulets autour de ma maison ;  
 Le renard sera bien habile  
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir<sup>10</sup> un cochon.  
 Le pore à s'engraisser coutera peu de son<sup>11</sup>,  
 Il était, quand je l'eus<sup>12</sup>, de grosseur raisonnable  
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon<sup>13</sup>.  
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
 Vu le prix dont il est<sup>14</sup>, une vache et son veau,  
 Que je verrai sauter<sup>15</sup> au milieu du troupeau ?  
 Perrette là-dessus<sup>16</sup> saute aussi<sup>17</sup>, transportée :  
 Le lait tombe ; adieu veau<sup>18</sup>, vache cochon, couvée.

<sup>1</sup> (Ἐκ τοῦ Rabelais). — <sup>2</sup> Προσκεφαλάκι. — <sup>3</sup> Ἄνευ ἐμποδίου. — <sup>4</sup> Βρα-  
 χειῶν φέρουσα ἐσθῆτα. — <sup>5</sup> Ταχεῖ βῆματι. — <sup>6</sup> Ἐσωφόριον. — <sup>7</sup> Συγυρισμέ-  
 νη. — <sup>8</sup> Ἐκατοστύν. — <sup>9</sup> Ἐβάλλε τρεῖς κλώσσαις. — <sup>10</sup> Διὰ τὸ ἀγοράσω ἀντὶ  
 τοῦ ἀντίτιμου των. — <sup>11</sup> Πίτυρον. — <sup>12</sup> Ὄταν τὸ ἀπέκτησα. (Φαντάζεται ὅτι  
 τὸν ἠγόρασε μέγαν). — <sup>13</sup> Χρήματα καλὰ καὶ καλὰ. — <sup>14</sup> Ἐπειδὴ ἀξίζει τόσον.  
 (Ὅμιλεῖ περὶ τοῦ χοίρου της, οὗτινος τὸ ἀντίτιμον θὰ χρησιμεύσῃ πρὸς ἀγο-  
 ρὰν μιᾶς ἀγελάδος μετὰ τοῦ μοσχάρου της). — <sup>15</sup> Νὰ σκιρτώσι. — <sup>16</sup> Ταῦτα  
 λέγουσα. — <sup>17</sup> Πηδᾷ καὶ αὐτὴ (ἐνῶ φαντάζετο, ὅτι ἔβλεπε πηδῶσαν τὴν  
 ἀγελάδα καὶ τὸ μοσχάριον). — <sup>18</sup> Πάγει καὶ τὸ μοσχάριον καὶ ἡ ἀγελάς κτλ.

La dame de ces biens, quittant d'un œil marié<sup>1</sup>

• Sa fortune ainsi répandue<sup>2</sup>,  
Va s'excuser à son mari,  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait<sup>3</sup> ;  
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne<sup>4</sup> :

Qui ne fait châteaux en Espagne<sup>5</sup> ?

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi<sup>6</sup> ;

Je m'écarte, je vais détrôner le sophi<sup>7</sup> ;

On m'élit roi, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même

Je suis gros Jean comme devant<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Τεθλιμμένον. (Παλαιά λέξις). — <sup>2</sup> Χυθείσαν, ἀπολεσθεύσαν (τὴν περιουσίαν, ἣν ἐφαντάζετο ὅτι εἶχε). — <sup>3</sup> Διεσκευάσθη εἰς ἀστεῖαν κωμῳδίαν. — <sup>4</sup> Παραπαίει. — <sup>5</sup> Παροιμία περὶ χιμαϊρικῶν σχεδίων ἢ ὄνειροπολημάτων. <sup>6</sup> Ἀναλογεῖ τῇ ἡμετέρῃ « κενὴ μακαρία ». — <sup>7</sup> Προκαλῶ. — <sup>8</sup> Ὀνομα διδόμενον ἄλλοτε ὑπὸ τῶν λαῶν τῆς Ἑσπερίας εἰς τοὺς βσιλεῖς τῆς Περσίας, ἀντικατασταθὲν δὲ βραδύτερον ὑπὸ τοῦ « Σάγης ». — <sup>9</sup> Ἀντιστοιχεῖ πρὸς τὸ ἡμέτερον δημῶδες « Γιάννης ἦτανε καὶ Γιάννης ἔμεινε ».

# F. ANDRIEUX

Ὁ François-Guillaume-Jean-Nicolas Andrieux, γεννηθεὶς τῷ 1750 ἀπέθανε τῷ 1833. Ἐγραψε κωμωδίας καὶ ἔμμετρα διηγήματα, ὧν ἀξιολογώτερον ὁ Meunier Sans-Souci.

## Le meunier Sans-Souci.

L'homme est, dans ses écarts <sup>1</sup>, un étrange problème.  
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même <sup>2</sup>?  
Le commun caractère est de n'en point avoir <sup>3</sup>:  
Le matin incrédule, on est dévot le soir;  
Tel <sup>4</sup> s'élève et s'abaisse au gré <sup>5</sup> de l'atmosphère,  
Le liquide métal <sup>6</sup> balancé sous le verre <sup>7</sup>.  
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois <sup>8</sup>,  
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois <sup>9</sup>.  
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,  
J'en citerai pour preuve <sup>10</sup> un trait <sup>11</sup> qui les honore:  
Il est de ce héros, de Frédéric second,  
Qui, tout roi qu'il était <sup>12</sup>, fut un penseur <sup>13</sup> profond,  
Redouté <sup>14</sup> de l'Autriche, envié dans Versailles <sup>15</sup>,  
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles <sup>16</sup>,  
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,  
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.  
Il voulait se construire <sup>17</sup> un agréable asile,

<sup>1</sup> Παρεκτροπαί. — <sup>2</sup> Συνεπής εἰς ἑαυτόν. — <sup>3</sup> Ὁ κοινὸς χαρακτήρ εἶναι νὰ μὴν ἔχη τις τοιοῦτον (χαρακτήρα). — <sup>4</sup> Οὕτως. — <sup>5</sup> Κατὰ τὴν ἀτμοσφαιρᾶν. — <sup>6</sup> Τὸ ὑγρὸν μέταλλον, ὁ ὑδράργυρος. — <sup>7</sup> Ὑπὸ τὴν ὑαλόν, ἐν τῷ θαλίῳ σωλῆνι τοῦ θερμομέτρου. — <sup>8</sup> Οἱ ταλαίπωροι οὗτοι βασιλεῖς. — <sup>9</sup> Ἐχουσιν ἐνίοτέ τι καλόν. — <sup>10</sup> Εἰς ἀπόδειξιν τούτου θέλω ἀναφέρει. — <sup>11</sup> Πράξιν. — <sup>12</sup> Καίτοι ἦτο βασιλεὺς. — <sup>13</sup> Ὁ ἐμβαθύνων εἰς τὴν μελέτην τῶν πραγμάτων, ὁ ὑπὸ τῶν ἀρχαίων καλούμενος φροντιστής. — <sup>14</sup> Ὅν ἐφοβείτο. — <sup>15</sup> Ἐφθόγου αἰ Βερσαλλίαι, ἧτοι ἡ αὐτὴ τῆς Γαλλίας. — <sup>16</sup> Μετὰ τὰς μάχας. — <sup>17</sup> Οἰκοδομοῦμαι.

Où, loin d'une étiquette arrogante et futile<sup>1</sup>,  
 Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs<sup>2</sup>,  
 Mais des faibles humains méditer les travers<sup>3</sup>  
 Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,  
 Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie<sup>4</sup>  
 Sur le riant coteau par le prince choisi,  
 S'élevait<sup>5</sup> le moulin du meunier SANS-SOUCI<sup>6</sup>.  
 Le vendeur de farine avait pour habitude  
 D'y vivre au jour le jour<sup>7</sup> exempt d'inquiétude ;  
 Et, de quelque côté que vint souffler le vent<sup>8</sup>,  
 Il y tournait son aile<sup>9</sup> et s'endormait content.  
 Fort bien achalandé<sup>10</sup>, grâce à son caractère,  
 Le moulin prit le nom de son propriétaire ;  
 Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,  
 Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons<sup>11</sup>.  
 Sans-Souci ! ... ce doux nom d'un favorable augure,  
 Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure<sup>12</sup>.  
 Frédéric le trouva conforme à ses projets,  
 Et du nom d'un moulin honora son palais.  
 Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre  
 Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;  
 Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits  
 Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?  
 En cette occasion le roi fut le moins sage.  
 Il lorgna<sup>13</sup> du voisin le modeste héritage.  
 On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,  
 Où le chétif enclos<sup>14</sup> se perdait tout entier.

<sup>1</sup> Μακρὰν ἐπιμοταξίας ἀλαζονικῆς καὶ κενοσπούδου. — <sup>2</sup> Νὰ μὴ φυτοβοῖσι, πίνῃ καὶ κυνηγῇ ἐλάφους. — <sup>3</sup> Ἐλαττώματα. — <sup>4</sup> Γάλλοι σοφοί. (Ὁ Φρειδερίκος ἠσμένειζεν εἰς τὴν διατριβὴν μετὰ τῶν γάλλων λογίων καὶ σοφῶν, οὓς ἐκάστοτε ἐξένιζεν εἰς τὴν αὐλήν του). — <sup>5</sup> Ἠγεῖρετο. — <sup>6</sup> Ξέννοιαστος. — <sup>7</sup> Τὸ δημῶδες « μεροδοῦλι, μεροφάγι, » μὴ φροντίζων περὶ τοῦ μέλλοντος. — <sup>8</sup> Ἀφ' ὅπου ἐφύσα ὁ ἄνεμος. — <sup>9</sup> Ἀπ' ἐκεῖ ἔστρεψε τὴν πτέρυγάν του, τὸ ἰστίον τοῦ μύλου του. — <sup>10</sup> Πολλὴν ἔχων πελατεῖαν. — <sup>11</sup> Νὰ χορεύωσιν ὑπὸ τὸν ἦχον ἄσμάτων. — <sup>12</sup> Τὸς Ἐπικουρίους. — <sup>13</sup> Ἐπιβόημισε νὰ καταλάβῃ. — <sup>14</sup> Ὁ εὐτελής περίβολος.

Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,  
 Rétrécir les jardins et masquer l'avenue<sup>1</sup>.  
 Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant<sup>2</sup>  
 Fit venir le meunier, et d'un ton important<sup>3</sup> :  
 « Il nous faut<sup>4</sup> ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne ?  
 — Rien du tout ; car j'entends<sup>5</sup> ne le vendre à personne.  
 « Il vous faut » est fort bon<sup>6</sup> ... mon moulin est à moi...  
 Tout aussi bien<sup>7</sup>, au moins,<sup>8</sup> que la Prusse est au roi...  
 Allons, ton dernier mot<sup>8</sup>, bonhomme<sup>9</sup>, et prends-y-garde<sup>10</sup>.  
 — Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde.  
 Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté  
 Avec un grand scandale au prince est raconté.  
 Il manda<sup>11</sup> auprès de lui le meunier indocile,  
 Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile ;  
 Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison,  
 Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :  
 Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître<sup>12</sup> ;  
 C'est mon Potsdam<sup>13</sup>, à moi. Je suis tranchant<sup>14</sup> peut-être ;  
 Ne l'êtes-vous jamais<sup>15</sup>. Tenez, mille ducats  
 Au bout de vos discours<sup>16</sup> ne me tenteraient pas<sup>17</sup>.  
 Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.  
 Frédéric, un moment par l'humeur emporté<sup>18</sup> :  
 « Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté,  
 Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :  
 Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?  
 Je suis le maître.—Vous ! ... de prendre mon moulin ?

<sup>1</sup> Ἀποκρῦψαι τὴν δειδροστοιχίαν. — <sup>2</sup> Ὁ τῶν οἰκοδομῶν ἐπιμελητὴς τοῦ βασιλέως. — <sup>3</sup> Μετὰ σεμνοπροσωπίας. — <sup>4</sup> Θέλωμεν. — <sup>5</sup> Ἐννοῶ. — <sup>6</sup> Τὸ « θήλετε » εἶναι πολὺ καλόν. — <sup>7</sup> Ἀπαράλλακτα ὅπως. — <sup>8</sup> Ἡ τελευταία τιμὴ. — <sup>9</sup> Καλέ μου ἄνθρωπε, χριστιανέ. — <sup>10</sup> Κύτταξε καλά. — <sup>11</sup> Καλεῖ. — <sup>12</sup> Ἐγεννήθη ἐκεῖ πρὸ ὀλίγου. — <sup>13</sup> Τὸ παλάτι μου. (Ποτσδὰμ, πόλις πλησίον τοῦ Βερολίνου, ἧς ἐν τοῖς περίεξ ὑπάρχουσιν ὠραῖα βασιλικά ἀνάκτορα). — <sup>14</sup> Ἀπότομος. — <sup>15</sup> Δὲν εἶσθε σεῖς κάποτε ταμποῦτος. — <sup>16</sup> Μετὰ τοὺς λόγους σας. — <sup>17</sup> Δὲν θὰ μὲ μετέπειθον. — <sup>18</sup> Ὑπὸ τῆς ὀξυθυμίας παρενεχθεῖς.

Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin <sup>1</sup>. »  
 Le monarque, à ce mot, revient de son caprice <sup>2</sup>.  
 Charmé que sous son règne on crût à la justice,  
 Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :  
 « Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.  
 Voisin, garde ton bien : j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?  
 Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier <sup>3</sup> :  
 Ce même Frédéric, juste envers un meunier,  
 Se permit maintes fois <sup>4</sup> telle autre fantaisie :  
 Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie <sup>5</sup> ;  
 Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers <sup>6</sup>,  
 Epris du vain renom <sup>7</sup> qui séduit les guerriers,  
 Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :  
 On respecte un moulin, on vole une province <sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Ἐν δὲν εἶχομεν (ἂν δὲν ἦσαν) δικασταὶ εἰς τὸ Βερολίνον. (Ἡ φράσις κατήντησε παροιμιώδης.) — <sup>2</sup> Μεταγνοῦς, ἀναφρονήσας. — <sup>3</sup> Νὰ μὴν ἐμπιστευταί τις εἰς αὐτοῦς. — <sup>4</sup> Πολλάκις. — <sup>5</sup> Μάρτυς, ἀπόδειξις ἐκείνη ἡ ἡμέρα, καθ' ἣν ἤρπαξε δὴ τὴν Σιλεσίαν. — <sup>6</sup> Ἄπληστος, θαυρῶν, δόξης. — <sup>7</sup> Θελαχθεὶς ἐκ τῆς ματαίας φήμης. — <sup>8</sup> (Ἐπιμύθειον).

# ALEXANDRE DUMAS, fils

Σύγχρονος δραματικός και ποιητής, υἱὸς τοῦ ὀνομαστοῦ μυθιστοριογράφου Ἀλεξάνδρου Δουμά. Ἐγραψε δράματα, μυθιστορήματα, μελέτας φιλοσοφικὰς καὶ κοινωνικὰς καὶ πολλὰ ποιήματα.

## L'Oiseau prisonnier.

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,  
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire<sup>1</sup> !  
Et le pauvre petit, dans une cage noire<sup>2</sup>.  
Se plaint, et vous prenez<sup>3</sup> sa plainte pour un chant.

Depuis longtemps déjà, votre désir l'assiège<sup>4</sup> ;  
En écoutant sa voix qui trahissait son vol<sup>5</sup>,  
Vous vous couchiez, tremblant, tout au long<sup>6</sup>, sur le sol,  
Pour qu'il ne vous vit pas et qu'il se prit au piège<sup>7</sup>.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain,  
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,  
Tout en l'emprisonnant entre ces barreaux grêles,  
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,  
Meurtrir son petit bec<sup>8</sup> dans son étroit cachot<sup>9</sup>,  
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,  
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> Φωνάζεις νίκη, γαυρίζεις ἐπὶ τῷ θριάμβῳ. — <sup>2</sup> Ἐν μαύρῳ κλωδίῳ μεταφ. — <sup>3</sup> Ἐκλαμβάνεις. — <sup>4</sup> Ἡ ἐπιθυμία σου τὸ πολιορκεῖ, τὸ πολιορκεῖς διὰ τῆς ἐπιθυμίας σου νὰ τὸ ἀποκτήσης. — <sup>5</sup> Προέδιδε τὴν πτήσιν του, ὁηλ. τὴν παρουσίαν του. — <sup>6</sup> Ἐκτάδην. — <sup>7</sup> Καὶ νὰ συλληφθῇ εἰς τὴν παγίδα. — <sup>8</sup> Πληγῶνον τὸ μικρὸν του ῥάμφος. — <sup>9</sup> Ἐν τῇ στενῇ εἰρητῇ του. — <sup>10</sup> Μετὰ τῆς γοηρᾶς φωνῆς, ἣν πᾶσα ὀδυνομένη ψυχὴ ἐκπέμπει.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets  
 Et de toutes les fleurs, ses anciennes compagnes ;  
 Mais cela ne vaut pas<sup>1</sup> l'air des vastes campagnes  
 Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère<sup>2</sup>  
 En becquetant partout remplit<sup>3</sup> l'oiseau pieux ?  
 Les petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux ;  
 Pour vous, c'est un oiseau ; mais, pour eux, c'est un père ;

C'est un père aussi bon que votre père, enfant,  
 Instruisant ses petits à voler dans l'espace<sup>4</sup>,  
 A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,  
 Et leur donnant toujours ses conseils dans un chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle<sup>5</sup>  
 Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut<sup>6</sup>,  
 Pour les faire grandir, puis afin que bientôt  
 Leur cri devienne un chant<sup>7</sup> et leur duvet une aile<sup>8</sup>.

Le plus petit oiseau, le Seigneur le bénit !  
 Il lui donne le blé que le moissonneur jette ;  
 Et comme il pense à tous, le Dieu bon, il émiette  
 Un peu de son amour<sup>9</sup> dans le plus humble nid.

Or, quand votre captif, qui crie et vous évite,  
 S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix  
 Des petits qu'il laissa dire du fond des bois :  
 Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite.

<sup>1</sup> Δὲν ἀντισταθμίζει. — <sup>2</sup> Ὅποσον ἄγιον μυστήριον (ἐντολήν). — <sup>3</sup> Ἐκπληροῦ. — <sup>4</sup> Νὰ ἔπτανται εἰς τὸν ἀέρα. — <sup>5</sup> Τὴν ἐκ λεπτῆς γλόφης φωλεάν. — <sup>6</sup> Ὅπως μεταφέρει ἐκεῖ ἐπάνω, εἰς τὴν φωλεάν. — <sup>7</sup> Ἡ φωνὴ του καταστῆ κλάδημα. — <sup>8</sup> Ὁ δὲ γνοῦς αὐτοῦ καταστῆ πτέροξ. — <sup>9</sup> Ρίπτει θρόμβματά τινα τῆς ἀγάπης του.

Car, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,  
 La mère reste au nid, inquiète et fidèle ;  
 Et, malgré son amour et l'abri de son aile<sup>1</sup>,  
 Tous ses petits mourront<sup>2</sup> sans avoir pu chanter !

Ecoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,  
 Sans les prendre à la plaine<sup>3</sup>, à l'air pur, au ciel bleu,  
 Car toujours notre main à ce que créa Dieu,  
 Même en le caressant<sup>4</sup>, enlève quelque chose.

<sup>1</sup> Τὴν σκέπην τῆς πτέρυγός της. — <sup>2</sup> Μέλ. τοῦ ἀνομ. mourir, ἀποθνήσκω.  
 — <sup>3</sup> Χωρὶς νὰ φερῆσθης τοῦτων τὴν παιδιὰν. — <sup>4</sup> Καὶ δι' αὐτῶν τῶν θωπειῶν της.

#### ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ Α' ΤΟΜΟΥ.



## ΠΙΝΑΚ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ

### CHARLES PERRAULT.

|  | Σελίς |
|--|-------|
| Le Petit Chaperon Rouge. <i>Contes</i> ..... | 3     |
| Le Petit Poucet..... <i>Id</i> .....         | 6     |

### XAVIER DE MAISTRE.

|   |    |
|---|----|
| Prascovie chez la Princesse T.*** et chez l'impératrice de Russie. <i>La Jeune Sibérienne</i> ..... | 19 |
|---|----|

### LAMENNAIS.

|   |    |
|---|----|
| Les deux voisins. <i>Paroles d'un Croyant</i> ..... | 24 |
| Le jeune soldat..... <i>Id</i> .....                | 26 |

### VOLTAIRE.

|  |    |
|--|----|
| Le corridor de la tentation. <i>Zadig</i> .....            | 29 |
| Politesse et mœurs. <i>Siècle de Louis XIV</i> .....       | 31 |
| Prise de Charles XII. <i>Histoire de Charles XII</i> ..... | 35 |

### DIDEROT.

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| Montesquieu et Chesterfield ..... | 46 |
|-----------------------------------|----|

### FÉNÉLON.

|   |    |
|---|----|
| Télémaque aux Champs-Élysées. <i>Les Aventures de Télémaque</i> ..... | 50 |
| La ville de Tyr..... <i>Id</i> .....                                  | 67 |
| Xerxès et Léonidas. <i>Dialogues des morts</i> .....                  | 70 |

### FLORIAN.

|   |    |
|---|----|
| La Carpe et les Carpillons. <i>Fables</i> ..... | 74 |
| Le Grillon..... <i>Id</i> .....                 | 75 |
| L'Enfant et le Miroir..... <i>Id</i> .....      | 76 |
| Les deux voyageurs..... <i>Id</i> .....         | 77 |
| Le Château de cartes..... <i>Id</i> .....       | 78 |

## L. RATISBONNE.

|   |    |
|---|----|
| Comment on joue avec les fleurs. <i>La Comédie Infantine</i> .... | 80 |
| Le Sycophante..... <i>Id</i> .....                                | 81 |
| Un mensonge charmant..... <i>Id</i> .....                         | 81 |
| L'Ourse..... <i>Id</i> .....                                      | 82 |
| Les deux chevaux et le chien..... <i>Id</i> .....                 | 83 |

## J. LAFONTAINE.

|  |    |
|--|----|
| La Cigale et la Fourmi. <i>Fables</i> .....    | 85 |
| Le Loup et l'Agneau.... <i>Id</i> .....        | 86 |
| Le Lion et le Moucheron.. <i>Id</i> .....      | 87 |
| Le Lion devenu vieux.... <i>Id</i> .....       | 89 |
| Le Coche et la Mouche... <i>Id</i> .....       | 89 |
| La Laitière et le Pot au lait. <i>Id</i> ..... | 91 |

## F. ANDRIEUX.

|                             |    |
|-----------------------------|----|
| Le meunier Sans-Souci ..... | 93 |
|-----------------------------|----|

## ALEX. DUMAS, fils.

|                          |    |
|--------------------------|----|
| L'Oiseau prisonnier..... | 97 |
|--------------------------|----|

ΤΕΛΟΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ ΤΟΥ Α' ΤΟΜΟΥ.

I. Introduction

|       |       |
|-------|-------|
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |

II. Les principes

|       |       |
|-------|-------|
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |

III. Les applications

|       |       |
|-------|-------|
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |
| ..... | ..... |

TABLE DES MATIÈRES

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑ

ΥΠΟΥΡΓΕΙΟ ΠΑΙΔΕΙΑΣ ΚΑΙ ΘΡΗΣΚΕΥΜΑΤΩΝ

ΓΕΝΙΚΗ ΔΙΕΥΘΥΝΣΗ

ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΙΑΚΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΗ ΚΑΙ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ΜΑΘΗΣΗ

ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΙΑΚΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

184